

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON)

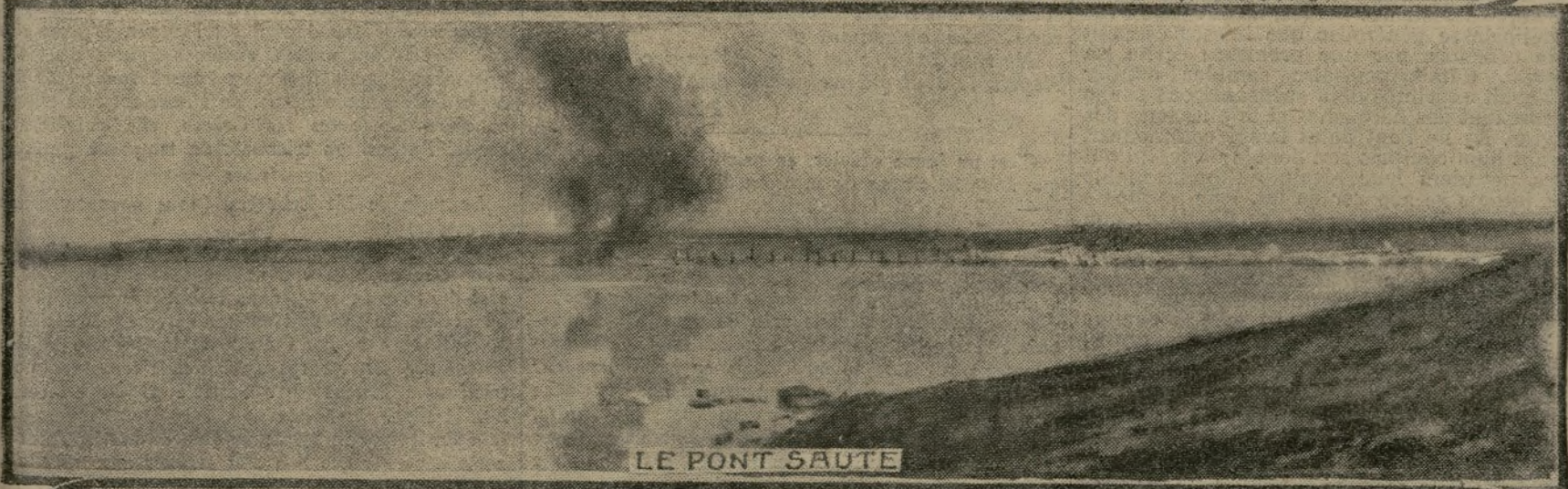
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

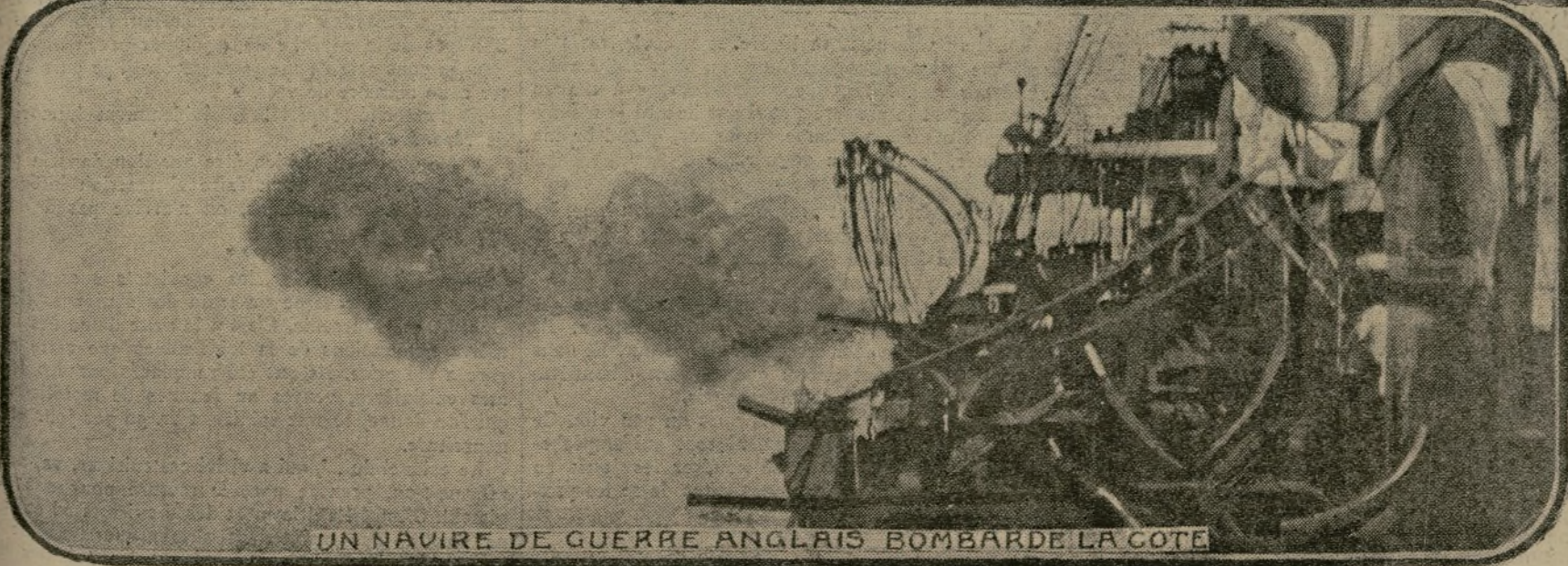
LES OPÉRATIONS DE LA MARINE ANGLAISE SUR LA CÔTE BULGARE



MARINS ANGLAIS POSANT SOUS LE PONT LA CHARGE D'EXPLOSIFS



LE PONT SAUTE



UN NAVIRE DE GUERRE ANGLAIS BOMBARDE LA CÔTE

Pendant que des marins anglais débarqués au voisinage de Dedeagatch minent un pont qui va sauter peu après, un navire de la flotte britannique tire sur la côte pour empêcher l'ennemi d'intervenir.

Ayuntamiento de Madrid

LE PACTE DU HAVRE

Qu'il soit permis à un Belge, après tant de commentaires un peu divergents, de dire ce qu'il pense et ce qu'on pense autour de lui au sujet de la déclaration faite ces jours derniers à la Belgique par les puissances alliées.

Pour en bien comprendre la valeur et le sens complet il faut se rappeler les faits et les paroles qui l'ont provoquée. Depuis plusieurs mois l'opinion publique belge demandait l'adhésion de la Belgique au pacte de Londres. Ce n'était pas que l'héroïque nation voulût s'assurer contre elle-même, qu'elle doutât de sa propre volonté d'aller jusqu'au bout, mais elle désirait couper court aux offres de paix séparée, tantôt habilement déguisées, tantôt ouvertes et cyniques, que l'Allemagne multipliait; elle tenait à marquer sa solidarité avec ses garants effectifs d'hier, ses alliés d'aujourd'hui; à mettre le point final à une neutralité dont elle avait rempli tous les devoirs, mais senti tous les dangers; à faire enfin acte éclatant de souveraineté en prenant d'elle-même l'initiative d'un geste peut-être superflu mais significatif.

Elle voulait surtout pouvoir exprimer la certitude de son admission aux négociations de paix. Elle savait, certes, dès le premier jour, que sa place était marquée — de par son effort et de par son martyre — au congrès des réparations et des partages. Mais il fallait qu'elle pût, tout haut, donner à ses fils restés en territoire occupé le réconfort de cette certitude. Là-bas, en effet, mieux encore que de ce côté des tranchées, on se rend compte de la nécessité de s'assurer, au règlement définitif, des garanties réelles contre l'Allemagne, des frontières solides, une indépendance totale, et l'on y craint parfois, à tort, de voir la Belgique redevenir après la guerre ce qu'elle était avant, sans plus, c'est-à-dire juridiquement impuissante, militairement faible, économiquement et territorialement ouverte à l'invasion allemande. Les mots de *statu quo* soufflés à son propos dans des articles tendancieux de la presse neutre, et par des personnages non moins neutres au cours d'interviews tentatrices, inquiètent plus que de raison les Belges du dedans, moins à même que ceux du dehors de connaître l'esprit de justice avec lequel nos alliés nous aident à préparer l'avenir: il fallait dissiper ces fausses inquiétudes, faire savoir aux emmurés qu'ils auraient leur mot à dire dans la discussion de leurs conditions essentielles de vie.

Les Alliés, percevant ce malaise, sont venus au devant du désir des Belges, ils ont jugé avec une délicatesse généreuse que laisser ce petit peuple affirmer, par une promesse écrite, sa solidarité, c'était peut-être sembler oublier qu'il l'avait exprimée déjà suffisamment par le plus constant des héroïsmes et le plus long des martyres. Ils ne l'ont point laissé commencer, et, ayant bien compris son double désir, lui ont dit les premiers leur résolution inébranlable de ne jamais se séparer de lui, leur promesse solennelle de l'admettre, à titre d'allié et non point de neutre, aux négociations de la paix.

Le pacte du Havre remplace entre les Belges et les puissances de l'Entente le pacte de Londres. Il a la même valeur que celui-ci avec une nuance d'affection en plus; il crée à chaque partie les mêmes devoirs et les mêmes droits. Il ne méconnaît point une neutralité qui a existé dans le passé, qui exerce encore quelques-uns de ses effets dans le présent — par la position de garantes qu'elle conserve à la France, à l'Angleterre et à la Russie — mais qui vis-à-vis de l'Allemagne est définitivement périmée. Et il le marque. J'ai lu avec étonnement dans les commentaires d'un journal qu'il faudrait réunir le Parlement belge avant que le gouvernement pût prendre attitude sur la question de sa neutralité. S'il fallait attendre la réunion des Chambres pour chaque décision vitale, la Belgique serait condamnée à ne rien faire avant la paix. Si sa neutralité existait encore, elle ne pourrait ni préparer la lutte économique contre l'Allemagne, ni envisager un futur traité d'alliance contre cette ennemie privilégiée, ni plus tard poursuivre sa campagne, au jour de l'offensive en territoire prussien.

Analysant chaque mot de la déclaration, un autre journal la juge inutile puisqu'elle n'apporte rien de nouveau. C'est exact et c'est inexact. Chacun savait, avant le 11 février, que nul ne nous abandonnerait et qu'on ne ferait pas notre paix sans nous. Pourtant, venant à la suite d'un profond mouvement d'opinion, répondant à un peuple qui veut pour l'avenir une sécurité absolue, une liberté complète, un dédommagement et une voix au chapitre pour préciser les conditions de cette liberté, de cette réparation et de cette sécurité, les mots *large indemnité, indépendance politique, participation aux négociations*, prennent une valeur nouvelle et plus étendue.

Les Belges ne s'y sont pas trompés. Et ils ont accueilli la déclaration du Havre avec reconnaissance.

Un Belge.

Ce que l'on dit

En attendant...

Si l'on me disait : tous calculs faits, il y a encore de quoi vivre dans le pays durant de longs mois, bien qu'en se restreignant, en se gênant; il suffit d'organiser la consommation.

Et si cette organisation d'un pays qui possède à peu près ce qu'il lui faut aboutissait à des manifestations de 20.000 personnes dans les rues d'une capitale, à des cris : « Nous voulons du beurre et la paix ! », à des coups de fusil tirés contre ces personnes et à un grand nombre de blessés, je dirais : cette organisation est mauvaise, on a organisé la désorganisation.

C'est ce qui s'est passé en Allemagne. Ne croyons donc pas que l'Allemagne organise toujours bien, ne nous hypnotisons pas, jusqu'à nous décourager, sur son génie d'organisation, comme avant la guerre nous nous sommes hypnotisés sur ses maîtres d'école, sur ses méthodes scientifiques et sur sa musique.

Si la France était obligée de restreindre sa consommation, et si les mesures prises aboutissaient aux mêmes désordres qu'à Berlin et dans d'autres villes d'Allemagne, il n'y aurait pas assez de pommes cuites contre les organisateurs, et ce serait justice.

Mais, d'autre part, il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais, dit la sagesse des nations; et il semble, par malheur, que ce soit la seule manière découverte par l'administration française de ne pas se tromper. Il vaudrait tout de même mieux qu'on eût pris des mesures pour désengorger le port de Rouen, où des bateaux chargés de charbon et de toutes sortes de choses attendent, attendent indéfiniment et paient des frais de séjour qui triplent le prix de ce charbon et de ces choses; il vaudrait mieux qu'on eût pris des mesures pour porter remède à ce mal, et que ces mesures eussent été mauvaises, que de n'avoir rien fait du tout.

Car, en premier lieu, on eût prouvé sa bonne volonté et ensuite on se serait dit : nous n'avons pas réussi comme ça, et bien nous allons faire autrement !

Ne rien faire, c'est le péché contre le Saint-Esprit, le seul qui ne puisse être pardonné.

Pierre Mille.

C'est un jeune officier, en permission du front, et que nous félicitons de sa croix de guerre.

— Elle m'a beaucoup fait souffrir ! dit-il en riant.

— Vous avez été blessé ?

— Oui, par elle ! ajouta-t-il.

Et il nous conta :

— J'ai été décoré sur le front des troupes au cours d'une revue. Nous étions près de deux cents à recevoir les insignes, croix ou médailles. Un des premiers, je reçus la mienne, mais en l'épinglant sur ma poitrine le général prit un peu de ma peau avec l'étoffe d'une vareuse très légère que j'avais mise. Immobilité, au garde à vous, je ne pouvais déplacer l'épingle. Et je suis resté deux heures, sous une pluie battante, pendant toute la cérémonie, avec, près du cœur, l'atroce pinçon à fleur de peau.

« C'était une blessure légère et ridicule, mais je crois que j'ai plus souffert que si un obus boche avait éclaté sur moi. Mais, que voulez-vous, « à chacun sa croix », dit le proverbe, et si par hasard je n'avais pas avant mérité la mienne, au moins, quand on me l'a donnée, je l'ai bien gagnée... »

Il y a la guerre, c'est vrai, mais Paris continue. La preuve, c'est qu'un tout petit article sur la poudre de riz, paru ici même, a suscité de courtoises mais véhémentes protestations.

Des fabricants de ladite poudre m'ont fait le reproche de parler d'elle « avec désinvolture ». Ils m'affirment que la leur est à base de riz pur. Et nous les croyons d'autant mieux que ce sont d'honnêtes commerçants, au nom bien français.

Mais peut-être se sont-ils alarmés un peu vite. Ce n'est pas un article, ni vingt, ni cent qui empêcheront les femmes pâles de se poudrer les joues en rose, ni celles qui ont les joues roses de se les poudrer en blanc.

Il nous revient par des voies très indirectes une petite histoire qui contient une grande leçon.

C'était, il y a quelques semaines, dans une ville du nord français, occupée par les Allemands. Guil-

laume II passait par là. Rendait visite à l'un de ses généraux qui habitait une élégante villa dans les faubourgs, il aperçut, suspendue à la muraille, une gravure reproduisant le beau tableau du peintre Veret-chaguine : *Napoléon à la retraite de Moscou*.

L'empereur d'Allemagne parut frappé de retrouver là cette image. Il la considéra longtemps, puis, haussant les épaules, il ricana et, se tournant vers le général : « C'est une curieuse rencontre, dit-il un peu nerveux. Vous souvenez-vous, général ? Vous étiez à côté de moi, en 1898, lorsque je vis l'original de cette peinture. Vous souvenez-vous de ce que je dis alors ? »

L'officier hésitait à répondre. Le kaiser répondit pour lui :

— Vous avez mauvaise mémoire. J'ai dit alors, devant ce Napoléon : « Il y aura encore des hommes qui, comme celui-là, voudront gouverner le monde, mais ils finiront comme lui. Est-ce vrai ? »

— C'est vrai, sire.

— Eh bien ! je me trompais, ajouta Guillaume, et voilà tout.

Pourtant, on remarqua que tout le temps de la visite l'empereur, le sourcil froncé, avait de la peine à détacher son regard de la gravure prophétique.

C'était une gloire du billard, où il fut maître et champion. Il avait inventé un « effet », et inventer un effet sur le tapis vert c'est, on n'en ignore, gagner un titre certain à l'immortalité.

Maurice Vignaux, le père de l'effet Vignaux, est mort à Monte-Carlo. Les connaisseurs n'oublieront pas l'élégance académique de son jeu, sa science fine. Vignaux n'est plus, mais l'effet Vignaux nous reste.

Vénus ne brille pas qu'au ciel. Elle vient de faire une entrée triomphale, au jardin des Tuileries, dans la salle du Jeu de Paume. C'est là qu'on met la dernière main à l'exposition de la Triennale, qui ouvrira ses portes à la fin du mois.

Vénus donc voulut être de cette fête d'art et on pourra la voir, debout sur un socle qu'orne un noble bas-relief.

Elle se présente, parmi les artistes, sous la recommandation glorieuse du maître peintre Renoir, qui signe cette *Vénus* dont il est l'auteur. L'illustre artiste avait déjà modelé quelques figures dans l'argile, mais jamais il n'avait haussé son talent à la taille d'une grande statue. Sa *Vénus* est fort aimable et, mère de toutes les Grâces, elle présidera en beauté l'exposition triennale du temps de guerre.

Le style de M. Lebeureau (nous nous contentons de copier) :

« Par lettre du ... n° ..., j'ai eu l'honneur de vous demander de bien vouloir me communiquer le Décret du 16 août 1914, dans le but d'élucider la contradiction qui semblait exister entre l'Instruction du 10 novembre 1914 du *DES*, et la dépêche ministérielle du 4 janvier 1915, qui tenait compte des restrictions édictées par l'article 31 du Décret du 2 août 1877.

« La lecture intégrale du Décret dont il s'agit me porte à penser que l'on doit se fixer aux indications de l'Instruction du 10 novembre 1914, du *DES*, en faisant abstraction de la corrélation visée dans le 8° alinéa de la dépêche du 4 janvier précité.

« Je vous prie de me faire savoir si je puis adopter cette manière de voir. »

Et l'autorité supérieure, évidemment humoriste, de répondre :

« De quoi peut-il bien être question dans la présente lettre ? On a beau faire abstraction intégrale de toutes les corrélations, on n'arrive pas à deviner... »

Depuis lundi dernier, les « cuistots » sont remplacés dans la caserne du train des équipages de la Buserade, à Marseille. C'est à la suite d'une des dernières applications de la loi Dalbiez que cette mesure a été prise. Ils ont été remplacés par des femmes cuisinières, veuves ou femmes de mobilisés, à qui l'on donne, comme salaire, 2 fr. 50 par jour et la nourriture.

Le colonel du ... qui a visité ces cuisines, va, nous affirme-t-on, prendre pareille mesure pour son régiment. C'est, hélas ! la mort des « cuistots » ! et l'on ne pourra plus maintenant s'embusquer... même à la cuisine ! Il restera cependant les cuisines du front... mais, pour peu que la guerre dure, elles seront, elles aussi, « féminisées ».

Le Veilleur.

AQUARELLE ANGLAISE

Le Folkestone
du temps de guerre

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

FOLKESTONE, février 1916. — Ces quelques lignes ne prétendent qu'à tracer un rapide tableau de Folkestone, un samedi soir de février, pendant la guerre. C'est moins un tout petit chapitre dans la grande Histoire qu'une page innocente arrachée à l'album d'un aquarelliste pressé.

Du haut de la longue terrasse qui épouse la courbe du rivage, tout le panorama de cette cité charmante apparaît dans sa grâce coutumière, étagé sur les pentes, peuplé de villas, dévalant en rampes souples vers la basse ville et le port où fume un bateau qui arrive. Le crépuscule est de ceux qui font comprendre mieux les gris roses de Whistler. La mer est calme et l'on oublierait le rouge drame que vit le monde, si, au loin, ne glissaient contre le ciel fin des « cirins » qui sont des dragueuses de mines.

Mais déjà, dans la quiétude de Folkestone, la guerre interpose son souvenir. En descendant les pentes, on va au devant des casernes d'où monte la voix allègre des Tommies. Ceux-là sont de la garnison locale ou bien ce sont des permissionnaires qui, après avoir été, en famille, pendant six jours, boire le thé et manger la marmelade d'orange, retournent vers les lignes. Tous chantent. Ils chantent leur *Tipperary* qui est de moins en moins loin, car les buts de la victoire se rapprochent chaque jour un peu plus. Ils chantent des hymnes à cadences religieuses qui viennent des Cornouailles ou d'Ecosse. Et ces rythmes, harmonisés à deux ou trois voix, s'en vont sur les eaux toutes proches, du côté des rivages par delà lesquels continue la bataille.

La nuit se fait lentement, d'une immense pureté. Et plus l'on s'avance vers les quartiers des restaurants et des bars, plus l'aquarelle se rehausse d'accents vifs et typiques. Les lumières se sont allumées dans les ruelles étroites, dans les rues qui penchent sur le double coteau. C'est samedi. Les ménagères se pressent au seuil des boulangeries, des boulangeries, de tous les magasins. Les soldats, qui aiment à rire, soupèsent plaisamment les filets et les paniers qui sortent, pleins, des boutiques. Au moment de passer le Channel, ces garçons qui vont se battre en France, veulent, manifestement, goûter de la patrie tout ce qu'ils en peuvent goûter encore. Ils ne connaissent personne ici, mais, grands gosses, ils plaisantent avec tout le monde. Chacun, chacune, les fêtent comme de vieux amis.

Un clergyman s'est arrêté sur une place. A une poignée de Tommies qui l'entourent, il explique l'heureux voisinage de Vénus et de Jupiter. Et c'est une grave leçon d'astronomie en plein air. Tout à côté, dans une taverne d'où s'exhale l'odeur de l'ale fraîche tirée, un phonographe chante la *Marseillaise*. Un orgue de Barbarie lui répond par une élégiaque romance.

Près du front, dans un carrefour, où des gamins vendeurs crient les nouvelles en brandissant des journaux, un drapeau s'est déployé. Tout de suite, autour, il y a foule. L'armée du Salut ne perd pas ses droits. Elle prélude par deux cantiques, continue par un discours coupé de psaumes brefs. Mais un Tommy canadien s'élance au centre du cercle. Il est inspiré. En une improvisation d'une remarquable éloquence, la main sur le cœur, le visage pâle sous la lune qui rayonne, il offre son âme au « Lord », à Dieu, et son corps à la noble cause de la civilisation. Pas un bravo : mais un psaume encore, pour remercier le Seigneur d'animer ainsi le cœur des braves.

Tout contre le quai, des échoppes, de petites charrettes à bras. Il est dix heures. Des lanternes sourdes éclairent mal des écailleries d'huîtres, des consommateurs qui expédient leur douzaine sur le pouce. Plus loin, au choix, c'est du hareng fumé, des pâtes chaudes, des sucreries. Le Folkestone populaire soupe après dîner.

Cependant, la « Kermesse » anglaise s'apaise insensiblement. Les rumeurs s'éteignent. Les boutiques se ferment. Chaque magasin est maintenant gardé par un planton qui en interdit l'accès. Des chars à bancs ramassent les soldats qui s'appellent, se rassemblent en lançant des cris, des mots d'argot propres à leurs régiments. Ils repartent vers les casernes, là-haut, hors la ville.

Les cinémas se vident et tout Folkestone noctambule fredonne des flonflons.

Une buée légère couvre la ville, estompe les contours des maisons, et la lune, avec une exquise douceur, déploie sur un décor, soudain poétisé, une gaze d'un bleu sourd et fin.

... Oh! sombres cités d'Allemagne, capitales et bourgades d'outre-Rhin, que sont loin de moi, ce soir, — dans cette ville d'eaux si confiante et riante, dans le joyeux Folkestone de la guerre — votre anxiété, votre malaise grandissant, vos secrètes terreurs du lendemain!

Pascal Forthuny.

LE VAINCU D'ERZEROUM



Le général Liman von Sanders — que l'on voit ci-dessus passant en revue des troupes turques — s'était vanté de rendre imprenable Erzeroum, dont il avait été chargé d'organiser la défense.

C'est le 27 février
que doit s'ouvrir à Paris
la Conférence des Alliés

La Stampa publie, au sujet des récentes délibérations du conseil des ministres italiens des renseignements qui précisent les résultats du voyage de M. Briand :

Le conseil s'est longuement occupé des accords conclus entre MM. Briand et Bourgeois et MM. Salandra et Sonnino, pendant les récentes entrevues de Rome. M. Sonnino a présenté à ses collègues le point de vue exposé par M. Briand pendant les conférences de ces derniers jours à la Consulta, qui se résume dans l'unité d'action militaire et diplomatique des Alliés. On développera, au cours des discussions de la conférence diplomatique et militaire qui commencera à Paris le 27 février prochain, les plans militaires et les intentions diplomatiques de l'Entente; les décisions prises seront immédiatement appliquées.

M. Sonnino a fait, en outre, connaître à ses collègues que l'accord politico-militaire s'étend également sur le terrain économique. Des négociations sont en cours pour l'échange de produits et pour l'établissement de facilités de toutes sortes en vue du transport des objets de grande consommation ou de première nécessité.

Le conseil des ministres a pris également connaissance des accords techniques pour les munitions. Ces accords ont trait à l'envoi en France d'ouvriers métallurgistes italiens qui seront employés à la fabrication des munitions. Sur ce point, du reste, les accords sont déjà en voie d'exécution en ce sens que le commissariat de l'émigration a fixé les règles et les conditions de l'envoi en France du personnel italien qui n'est pas nécessaire en Italie.

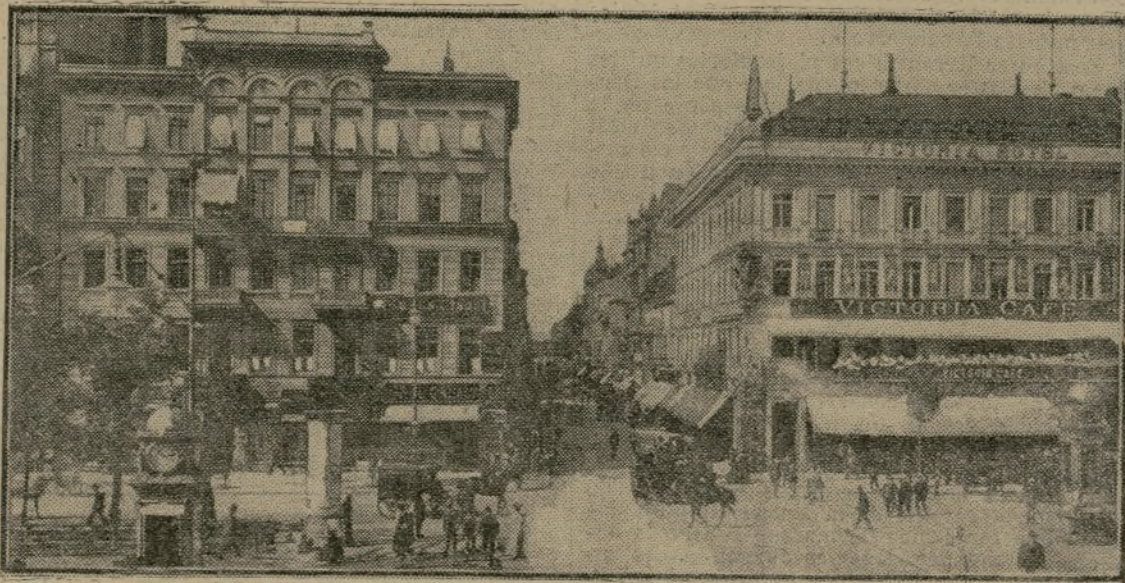
AOUT 1914 -- JANVIER 1916

Dix-huit mois à Berlin

SOUVENIRS D'UNE FRANÇAISE

III

Comment les Berlinoises, éperdus d'orgueil jusqu'à la bataille de la Marne, tombèrent dans le doute et l'inquiétude



La promenade favorite des Berlinoises Unter den Linden, et la Friedrichsstrasse.

Dès le début de la guerre, l'opinion publique à Berlin avait imaginé de chimériques conditions de paix, et voici ce que l'on disait couramment, même dans les milieux les plus cultivés : « La Belgique sera et restera allemande; la Pologne également; la France nous versera 35 milliards, et l'Angleterre nous donnera seulement... sa flotte. »

Comme je demandais, avec amertume, à une Allemande qui m'exposait ces beaux projets : « C'est tout ? Vous ne nous prendrez que de l'argent ? Pas de territoire ? »

— « Ah ! non, répondit-elle, pas d'annexion de territoire français : nous avons déjà trop d'ennuis avec l'Alsace-Lorraine !... »

Et cet aveu résumait une opinion très répandue...

Cependant, les nouvelles semblaient, hélas ! devoir réaliser les outrecuidantes conceptions allemandes. Presque journellement l'agence Wolff annonçait une victoire et tout Berlin ne cessait d'être

pavoisé. Les chutes de Liège, de Namur, d'Anvers, de Maubeuge, furent autant d'occasions de réjouissances pour les agresseurs.

Déjà, pourtant, quelques petites déceptions venaient gâter la joie universelle. Un jour, par exemple, on annonça, à grand fracas, la prise de Belfort, et ce fut, dans Berlin, une véritable explosion d'enthousiasme. Pour moi, ce fut l'occasion — bien que je ne fusse guère en train de raisonner — de sonder plus avant la psychologie de ce peuple. En dépit de leur inconscience en matière de déloyauté, les Berlinoises, en effet, ne laissaient pas d'être obsédés par la pensée du crime commis par l'Allemagne en violant la neutralité belge. Et déjà ils songeaient obscurément à se laver, devant l'histoire, de la terrible accusation. La prétendue prise de Belfort leur parut une occasion favorable, et, de plusieurs côtés, j'entendis ce singulier raisonnement : « Vous voyez bien que nous ne sommes allés en Belgique que pour empêcher

les Français de le faire; nous n'en avons pas besoin pour envahir la France, puisque nous avons pu prendre Belfort !... »

Il fallut bientôt déchanter, rentrer les drapeaux et renoncer à la plaidoirie : trois jours plus tard, en effet, on apprenait que la nouvelle était fautive.

L'arrivée des premiers convois de blessés ne refroidit pas l'enthousiasme. Bien au contraire, ils furent acclamés par la population. J'ai toujours soupçonné, d'ailleurs, que l'on avait triché, pour la capitale, les blessés les plus présentables et les plus sympathiques, et que l'on évacuait sur des provinces lointaines ceux dont l'aspect et les propos auraient pu semer la démoralisation. Des morts, il n'était pas question et il était rigoureusement défendu de porter leur deuil.

Au surplus, les restaurants, les cafés, les cinémas, qui ne désespéraient pas, témoignaient assez que Berlin restait joyeux. Dans les cinémas, on représentait des scènes d'une fantaisie outrée, où l'on voyait deux soldats prussiens capturer sans peine toute une section française. D'innombrables cartes postales illustraient, attestaient que l'esprit allemand n'avait rien perdu de son incomparable lourdeur. Des plaisanteries de goût teuton faisaient s'esclaffer les acheteurs de ces cartes. Le Français y était représenté avec une moustache et une barbe cirées; il était toujours chaussé d'un soulier de femme et d'une savate, ce qui signifiait que ce peuple « dégénéré et en pleine désorganisation » n'avait même pas de chaussures à donner à ses soldats. L'Anglais, classiquement maigre et au visage osseux encadré de favoris jaunes, fumait sa pipe et disait : « Mais que fait donc ma flotte ? » Quant au Russe, on s'extasiait sur sa malpropreté (l'Allemand est si raffiné !) et l'on écrivait qu'un professeur allemand avait découvert sur un prisonnier russe soixante-quatre espèces de poux !... (Nul n'ignore que les Boches n'en ont point). Avant que le Japon eût pris partie de la manière que l'on sait, les cartes postales illustrées montraient aussi un soldat japonais piquant, par derrière, avec sa baïonnette, le Russe hirsute qu'elles représentaient. Mais il fallut bien retirer du commerce ce spirituel dessin lorsque l'on apprit de quel côté se rangeait le Japon. Une autre industrie qui donnait d'honnêtes bénéfices était la vente de petites statuettes en bois, grossièrement sculptées et hideusement coloriées (*made in Germany*), qui avaient la prétention d'être les effigies du général Joffre et du président Poincaré. Joffre tenait un carnet et un crayon, et l'œuvre était intitulée : *Joffre, der Dichter*, c'est-à-dire « Joffre le poète », une allusion aux communications françaises, que l'on disait pleines d'imagination, tandis que ceux de l'agence Wolff !...

Quant au président Poincaré, il se bouchait les oreilles en disant : « Je ne veux pas entendre ce canon... », évidemment le canon allemand.

Ce fut à la même époque que les officiers allemands prirent l'habitude, toutes les fois qu'ils se rencontraient, de se saluer par l'invariable imprécation : « *Gott strafe England* », c'est-à-dire « Dieu punisse l'Angleterre ».

Et c'est en se livrant à ces plaisanteries qui les faisaient s'esclaffer d'une lourde joie que les Berlinoises attendaient la nouvelle tant espérée de la prise de Paris. L'échéance du 2 septembre était passée. On attribuait le retard à la résistance imprévue de la Belgique et l'on avait fixé une nouvelle date pour l'entrée solennelle du kaiser dans la capitale française : le 25 septembre. Un communiqué Wolff, le 13 septembre, annonça en ces termes voilés la bataille de la Marne : « Devant des forces supérieures, nous nous sommes retirés provisoirement sur notre seconde ligne de défense. Les pertes ennemies sont formidables, les nôtres sont minimes. » Cette dernière phrase était destinée assurément à compenser la première. Au surplus, l'émotion ne fut pas considérable, à Berlin. La prise de Paris, croyait-on, n'était que partie remise et l'on attendait avec confiance la reprise de la marche foudroyante des armées de von Kluck.

Il fallut près de trois semaines pour que l'on comprît que la bataille de la Marne était un désastre et que toute idée de marche sur Paris devait être abandonnée. Mais ce furent là des informations qui ne circulaient que sous le manteau. Berlin affectait de ne plus songer à la chute de Paris et même de n'y avoir jamais songé.

D'ailleurs, pour relever l'opinion et pour consoler les Berlinoises, il y avait mieux qu'une victoire : il y avait le canon de 420, *die dicke Bertha* (la grosse Bertha), ainsi baptisée du nom de Bertha Krupp, sa marraine, et il y avait le long canon de 380, *der lange Fritz* (le long Fritz), qui portait à 38 kilomètres. La révélation qu'ils possédaient de si colossaux engins parvint presque à faire oublier à Berlin la déception amère subie lors de la bataille de la Marne. Faute de s'enorgueillir de victoires réelles, les Allemands se grisèrent des succès à venir, qu'ils ne manqueraient pas de remporter, pensaient-ils, avec ces monstrueux canons.

Puis, pour achever de rendre aux Berlinoises l'optimisme qui commençait à chanceler un peu, un nouvel objectif fut désigné : Calais.

Dans les milieux soi-disant bien informés, on se mit à dissiper sur l'importance de ce port, importance infiniment plus grande que celle de Paris lui-même, et, cette fois encore, on fixa une date à la chute de Calais. Mais Calais ne tomba

pas. Le bruit courut même des sanglantes hécatombes sur l'Yser, hécatombes que l'on démentait en vain. Et un malaise jusqu'alors inconnu s'empara des habitants de Berlin. Ce Noël que l'on espérait devoir être si joyeux, ce Noël où l'on devait fêter la fin de la guerre par la victoire allemande, fut singulièrement morne. Sans doute, on expliquait bien, dans les mêmes milieux bien renseignés, que Calais, en somme, n'avait pas la moindre importance. Sans doute, on annonçait bien, en manière de compensation, que la cathédrale de Reims était bombardée à outrance. Ces joies pures ne suffisaient plus aux Berlinoises.

Des bruits sinistres commençaient à courir, qui apportaient le trouble et l'inquiétude. L'on contait qu'un général allemand, et pas des moindres, venait de se suicider après la scène suivante : l'empereur lui aurait donné l'ordre, après plusieurs essais infructueux, d'attaquer Verdun. « Assez de boucherie, sire », aurait répondu le général. Et le kaiser, furieux, l'aurait giflé... Par la suite, le suicide lui-même fut confirmé, mais sans que l'on en donnât la raison.

Et voici que Berlin, si gai, si animé, au début de la guerre, devint triste. La Saint-Sylvestre, qui est ordinairement fêtée avec plus d'entrain encore que la Noël, fut lamentable. Pas de danses, plus de chants. Les soldats qui partaient au front, eux-mêmes, au lieu de chanter spontanément, comme en août, chantaient par ordre, et l'on voyait les officiers les obliger, avec de terribles menaces, à paraître gais et satisfaits.

Et déjà, il était recommandé aux femmes de la bourgeoisie de ne point dépenser d'argent inutilement, de ménager leurs ressources et de penser que la guerre pouvait être plus longue qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Ce malaise allait croissant. Il fallait un dérivatif.

La campagne contre la Russie allait le fournir.

Mathilde Dumant.

(A suivre).

LA GUERRE SOUS-MARINE

Les Etats-Unis repoussent les prétentions allemandes

L'Entente ne consent aucun changement au sujet du désarmement des navires marchands; M. Lansing en a prévenu le comte Bernstorff, en ajoutant qu'il espérait recevoir des assurances de l'Allemagne relativement à la campagne sous-marine annoncée pour le 1^{er} mars.

La chicane va porter maintenant sur les caractéristiques de l'armement purement défensif; il y a là, pour des Allemands, matière à d'innombrables discussions. Remarquons ici que l'Autriche est pacée exactement, vis-à-vis des Etats-Unis, dans les conditions de l'Allemagne, puisqu'elle a envoyé à Washington une note identique à celle des Allemands, et a reçu de M. Lansing la demande de mêmes garanties en réponse.

En somme, les empires centraux se sont vus obligés d'admettre que les navires marchands ont le droit de s'armer pour leur défense. Le président Wilson lui-même est maintenant résolu à soutenir la thèse de la liberté pour les Américains de voyager sur ces navires; il a compris qu'il était impossible, en pleine guerre, de prétendre réformer des règles admises par le droit international; quelques-uns estiment aussi qu'il a été frappé des critiques dirigées contre sa politique par des journaux qui ne lui sont pas systématiquement hostiles, et qu'il juge prudent, au seuil de la période électorale, de ne pas ménager seulement les Germano-Américains.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 18 Février (565^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Nuit calme sur l'ensemble du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, au nord-ouest de la cote 140, nous avons fait exploser une mine sous une tranchée allemande qui a subi de graves dégâts. Une autre de nos mines a produit entre les deux tranchées un vaste entonnoir dont nous avons occupé la lèvre sud. Une tentative allemande pour nous en chasser a été arrêtée net par notre feu.

Dans la région au sud de Frise, notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a effectué des tirs de barrage qui ont fait avorter l'attaque ennemie en préparation.

Au nord de l'Aisne, nous avons exécuté dans la région du Choléra, sur un saillant de la ligne ennemie, un tir de destruction qui a donné de bons résultats.

En Haute-Alsace, après une intense préparation d'artillerie, l'ennemi a dirigé une attaque sur nos positions au nord de Largitzen et a pu prendre pied un instant dans nos tranchées. Une contre-attaque l'en a immédiatement

La prise d'Erzeroum provoque un vif enthousiasme en Russie

L'offensive contre Erzeroum a été exécutée dans des conditions extrêmement dures. Les troupes ont été obligées d'escalader des pentes souvent abruptes, dans une violente tempête de neige. Plusieurs forts, armés de canons puissants, ont été pris presque sans préparation d'artillerie, car, seules des pièces de montagne ont pu être traînées sur ces hauteurs inaccessibles. L'assaut a duré toute une journée sans un moment de répit.

La plupart des forts ont été enlevés à la baïonnette, au cours de charges furieuses, menées notamment par les tirailleurs sibériens. Les Turcs, après des contre-attaques courageuses, puis une défensive acharnée, ont fini par se replier, et prendre la fuite.

La cavalerie russe, suivie de l'infanterie, est entrée dans la ville, encore presque intacte. Seuls, quelques bâtiments publics avaient été incendiés. Les renforts qui accouraient au secours d'Erzeroum, et que l'on évalue à deux corps d'armée, sont dans une position critique, car les Russes ont immédiatement commencé une vigoureuse poursuite. La prise d'Erzeroum a provoqué un grand enthousiasme dans toute la Russie. Dans les grandes, comme dans les petites villes, des manifestations patriotiques se sont produites dans les rues aux cris de : « Honneur au tsar, au grand-duc Nicolas, à la vaillante armée russe ! » Dans les églises, des *Te Deum* ont été célébrés.

Tiflis, où le grand-duc Nicolas est allé annoncer lui-même la bonne nouvelle, a été richement pavlovée; le grand-duc est sorti plusieurs fois, acclamé par les habitants. Le maire de la ville lui a exprimé l'admiration et la reconnaissance de ses administrés. Le grand-duc a reçu du tsar une distinction particulièrement précieuse : il a été nommé ataman d'honneur des cosaques du Caucase.

La victoire russe est chaleureusement célébrée dans tous les pays alliés. Les journaux italiens font ressortir particulièrement l'importance de ce succès pour le salut des Arméniens, que n'ont pu encore faire disparaître les persécutions turques. La presse anglaise se félicite de voir la menace ottomane contre l'Egypte et la Mésopotamie tenue en échec, et les projets d'expédition allemande contre l'Inde rejetés dans le domaine des chimères. L'impression n'a pas été moins profonde chez les neutres, particulièrement en Grèce et en Roumanie.

Les Russes sont victorieux sur tous les fronts

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Sur la Dvina, entre Jacobstadt et Dvinsk, l'ennemi a bombardé violemment la gare de Nitzhal et le secteur de la gare de Lavrenskaja à la gare de Tsargrad.

Dans le secteur de Dvinsk, l'ennemi est revenu à l'attaque de Garbounonka et a été repoussé.

En Galicie, sur le Dniester, dans la région du village de Michaltscho, au nord de Oussotchklo, nous avons repoussé une tentative de l'ennemi d'attaquer nos tranchées.

MER NOIRE

Lors de l'occupation par nos troupes de la position organisée sur la rivière de Vitzesou, dans la région du littoral, nos navires, s'approchant tout près de la côte, ont canonné les Turcs en retraite. Les équipages des navires ont eu des blessés par les balles.

FRONT DU CAUCASE

Il est établi, d'après de nouveaux renseignements, que, pendant l'assaut des forts d'Erzeroum de la première ligne, nous avons encore enlevé 29 canons et fait des prisonniers.

Rien que dans le rayon du fort Tafta, à 20 versets du fort d'Erzeroum, nous nous sommes emparés de 39 officiers et de 1.413 Askaris.

Nos troupes occupent la forteresse d'Erzeroum et nous procédons à la vérification du nombre des prisonniers et du butin que nous avons pris. Des incendies ont éclaté sur de nombreux points de la ville.

Le consul turc en Perse prisonnier des Russes

La Tribune de Genève annonce de Téhéran, d'après une dépêche de Pétrograd, qu'une patrouille russe vient de faire prisonnier, près de Keredje, le consul turc en Perse. Ce-ci-ci était en train de chasser en compagnie de quelques Autrichiens.

L'attaché militaire autrichien, ainsi que ses compagnons capturés dans les mêmes circonstances ont été envoyés en Russie comme prisonniers de guerre.

DERNIÈRE HEURE

L'Angleterre félicite la Russie de la prise d'Erzeroum

LONDRES. — Le roi d'Angleterre a adressé à l'empereur de Russie le message suivant à l'occasion de la prise d'Erzeroum :

Je vous envoie mes plus chaudes félicitations pour l'exploit splendide qu'ont accompli vos braves troupes en s'emparant d'Erzeroum après de durs combats et qui aura, j'en suis sûr, une répercussion des plus grandes.

Sir Edward Grey a également envoyé un message de cordiales félicitations à M. Sazonoff à l'occasion de la prise d'Erzeroum.

M. Poincaré félicite le grand-duc Nicolas

Le président de la République a adressé au grand-duc Nicolas la dépêche suivante à l'occasion de la prise d'Erzeroum :

Paris, 17 février 1916.

Son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas, quartier général de l'armée du Caucase. Je félicite chaleureusement Votre Altesse Impériale et les courageuses troupes auxquelles Elle commande pour la prise des forts et de la place d'Erzeroum.

RAYMOND POINCARÉ.

Le grand-duc Nicolas a répondu par le télégramme suivant :

Tiflis, 17 février 1916.

Le président de la République, Elysée, Paris. Très touché par les félicitations que vous avez bien voulu m'adresser, ainsi qu'aux troupes courageuses que j'ai le bonheur de commander, à l'occasion de la prise d'Erzeroum qui, certainement, est d'une importance capitale pour l'heure issue de nos communs efforts, je vous prie, monsieur le président, d'agréer en mon nom et en celui des vaillantes armées du Caucase, nos plus sincères et chaleureux remerciements.

GRAND-DUC NICOLAS.

Les communiqués britanniques

LONDRES. — Communiqué britannique du front ouest du 17 février, 21 heures :

De bonne heure ce matin, les Allemands ont fait sauter deux mines, l'une près de la fosse n° 8, et l'autre au sud de Loos.

Après l'explosion de cette dernière, les Allemands ont essayé d'occuper l'entonnoir, mais ils furent repoussés par notre feu.

Nous occupons le rebord de l'entonnoir le plus rapproché de nous.

Aujourd'hui, nous avons canonné les tranchées allemandes, près de la redoute Hohenzollern et à l'est d'Armentières.

La conquête du Cameroun est complète

Officiel. — Le général Dobell télégraphie le 16 février que le général Aymerich et les Français ont fermé la frontière jusqu'à Ngoa et entièrement à l'est de ce point.

La colonne de Campo, à quelques milles de là, est accourue pour fermer la ligne à partir de la mer.

Les opérations actives sont maintenant virtuellement terminées et la conquête du Cameroun est complète, sauf pour la position isolée de la colline de Mora.

Le commandant allemand Zimmermann a réussi à se réfugier en territoire espagnol.

Dans l'Est-Africain

Officiel. — Une forte reconnaissance est en marche contre la colline de Salaita pour se rendre compte de la position ennemie et de sa force; elle trouva la colline fortement occupée et constata que le corps principal des réserves allemandes était dans le voisinage.

Les pertes britanniques ont été de 172 hommes, dont 139 de la brigade sud-africaine qui combattait pour la première fois dans la brousse.

La propagande anti-britannique aux Indes

LA HAYE. — Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* cite des articles de la presse coloniale hollandaise justifiant la saisie de sacs de correspondance par la nécessité d'empêcher la propagande antibritannique aux Indes. Une caisse venant de Hong-Kong, avec de vieux journaux, renfermait en réalité 10,000 brochures en quatre langues, provoquant les Hindous à la rébellion.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE s'est brisée devant Soissons le 12 février dernier

On nous communique la note suivante :

Le 12 février, à 8 h. 30, les Allemands déclenchent sur Soissons un bombardement violent, qui se poursuit sans interruption jusqu'à la chute du jour. Le faubourg de Saint-Waast est plus particulièrement visé. Des obus de tous calibres accumulent de nouvelles ruines dans ce quartier déjà si éprouvé et depuis longtemps désert.

Vers 6 h. 30, le feu des batteries ennemies se concentre au nord de la ville, sur les abattoirs et leurs environs. Un nombre considérable de grosses torpilles tombent sur la distillerie Vauxrot et ses défenses accessoires. Nos réseaux de fils de fer sont sérieusement endommagés. Réfugiées dans leurs solides abris, les troupes du secteur essuient, sans pertes, cette avalanche d'explosifs.

A 17 h. 30, le bombardement s'arrête et l'événement prévu se produit. Entre la route de Terny et l'Aisne, en avant de la distillerie Vauxrot, une section ennemie, profitant de l'arrivée de la nuit, sort d'une tranchée, distante des nôtres de 60 mètres à peine. Son objectif est un élément de nos ouvrages compris entre deux bâtiments en ruine. Elle se divise en deux fractions conduites chacune par deux officiers et précédées de pionniers. Chaque groupe cherche à gagner le plus rapidement possible à droite et à gauche de notre tranchée les ruines qui la dominent. Nos guetteurs donnent aussitôt l'alarme et ouvrent le feu sur les assaillants.

Se glissant à travers les décombres et les brèches de fil de fer, les pionniers allemands arrivent cependant aux deux extrémités de la tranchée française et réussissent à y pénétrer. Un de nos guetteurs est tué, un autre, légèrement blessé. Mais, au même moment, une de nos sections débouche à son tour dans l'ouvrage et contre-attaque vigoureusement les Boches. Le lieutenant qui la commande blesse grièvement d'un coup de revolver un officier allemand; un pionnier tombe aussi, la poitrine perforée de deux balles; plusieurs autres sont tués par nos hommes. Le reste parvient à s'échapper, grâce à un éboulement du talus et à l'obscurité qui s'accroît.

Les Allemands, cependant, n'ont pas le temps de se reformer. Une batterie de 75, immédiatement prévenue, se met, en effet, de la partie. En quelques instants, un tir de barrage nettoie l'espace compris entre les deux lignes et enlève à l'ennemi toute velléité de reprendre son attaque.

Pendant une demi-heure encore, la fusillade crépite de part et d'autre, puis, vers 18 heures, le calme se rétablit.

Le 13, au lever du jour, plusieurs cadavres allemands apparaissent entre notre tranchée et la ligne allemande.

Le bilan de l'attaque est onéreux pour l'ennemi. Cette fois encore, nos poilus et le 75 ont dignement rempli leur mission.

L'échec de la propagande allemande à Madagascar

Les nouvelles qui ont été publiées au sujet d'un complot préparé à Madagascar pour massacrer les Européens et proclamer l'indépendance de l'île sont considérablement exagérées.

A la fin du mois de décembre 1915, le gouverneur général fut prévenu que quelques élèves et anciens élèves des écoles, assistés de deux ou trois prêtres et deux ou trois pasteurs indigènes, avaient constitué une société secrète, dont le but paraissait être de faire de la propagande pour exalter le patriotisme malgache et l'amener à formuler vis-à-vis de l'autorité souveraine des revendications politiques; quelques exaltés s'étaient livrés à des écarts de parole et à des ébauches de projets insurrectionnels sans réalisation possible. De pareils agissements dans le moment présent devaient être réprimés. Le gouverneur général fit donc arrêter les meneurs et ouvrir une information judiciaire.

L'ouverture de cette information causa une certaine émotion dans la colonie européenne, mais elle permit en même temps à la grande majorité de la population malgache de manifester d'une façon éclatante, et son loyalisme à notre égard et sa réprobation indignée envers les quelques égarés qui s'étaient laissés entraîner à vouloir troubler la paix publique; l'information n'a pas tardé à révéler que les menées coupables étaient le fait d'un petit nombre d'individualités grisées par un enseignement et des lectures mal dirigées. Cette information a abouti au renvoi de quelques inculpés devant les tribunaux compétents.

Encore un aviatik capturé à Salonique

SALONIQUE. — Un aviatik, qui survolait Karassouli, a été obligé d'atterrir près des lignes françaises par un avion de chasse français qui blessa de cinq balles l'observateur et le pilote.

L'aviatik et l'observateur ont été capturés, le pilote a pu s'enfuir.

Les aviateurs français ont été décorés par le général Sarraill.

SALONIQUE. — L'aviatik allemand qui survolait Karassouli était occupé à photographier les lignes françaises lorsqu'il fut pris en chasse par un de nos avions. Le combat s'engagea à une altitude de plus de deux mille mètres. L'appareil français n'a pas été atteint par le feu des Allemands.

Des cavaliers ont été envoyés à la poursuite du pilote allemand qui avait pu s'enfuir bien qu'il fût légèrement blessé.

L'aviatik sera exposé demain à Salonique; il est intact et son appareil photographique n'a pas été endommagé.

Le roi de Grèce donnera audience au général Sarraill

Le général Sarraill, commandant en chef de l'armée d'Orient, est attendu à Athènes. Après avoir été reçu en audience par le roi Constantin, il assistera à un grand déjeuner offert en son honneur par M. Guillemain, ministre de France, et auquel seront conviés les ministres, toutes les autorités civiles et militaires et toutes les notabilités d'Athènes.

Le général repartira le soir même pour Salonique.

On mande d'Athènes au *Daily Chronicle* :

« J'apprends, d'une bonne source, que le général Mahon, commandant des troupes anglaises à Salonique, viendra probablement à Athènes après le général Sarraill, et qu'il sera reçu par le roi Constantin ».

Un nouvel attentat allemand aux Etats-Unis

NEW-YORK. — A Ansenia (Connecticut), comté de New-Haven, des étrangers ont envahi les usines « American Brass and Copper Company, et, revolver au poing, ont parcouru les ateliers en forçant le personnel à cesser le travail.

Le nombre des grévistes s'élève à 4,300. L'usine exécutait des commandes de munitions.

La panique règne en ville, et les usines sont protégées par la police. (*L'Information.*)

BANQUE DE FRANCE

Vente de titres à Londres

Les ordres de vente de titres sur le marché anglais sont reçus à la Banque de France, 25, rue Radziwill, Paris, et dans ses succursales.

Sont seuls admis les ordres donnés par des Français concernant des titres cotés à Londres, timbrés français ou non.

Les donneurs d'ordres devront justifier que ces titres se trouvaient déjà en leur possession antérieurement au 1^{er} août 1914 ou sont demeurés sans interruption depuis cette date en la possession de Français.

Les titres seront remis à l'appui de chaque ordre. La Banque se chargera de leur régularisation pour le compte du donneur d'ordre au point de vue du timbre anglais, s'il y a lieu.

La Banque de France prend à sa charge les frais d'envoi et d'assurance; elle ne percevra, pour l'ensemble de l'opération, aucune commission d'aucune sorte et ne décomptera au vendeur d'autres frais que ceux qu'elle paiera elle-même à Londres.

Lorsque l'ordre aura été exécuté à Londres, la Banque en avisera le donneur d'ordres et le règlement en sera effectué, à Paris, par la Banque de France, en francs, au cours moyen du change à vue du jour où le produit de la vente sera porté par la Banque d'Angleterre au crédit de la Banque de France.

La date du règlement est subordonnée aux usages de la place de Londres.

Scènes d'hiver dans les lignes ennemies



Les Allemands devaient, selon leurs présomptueux plans de bataille, imposer une paix honteuse à la France avant la première neige de 1914. Ils ont peiné sous cette neige dès longtemps fondue, sous celle de 1915 et sous celle de 1916. Qu'ils soient revêtus de manteaux clairs pour se dissimuler dans les paysages hivernaux ou qu'ils mangent leurs maigres gamelles sous la chute des flocons blancs, tous ont vu s'évanouir leurs illusions premières sous le feu de nos canons, de nos mitrailleuses et de nos fusils.

A PROPOS D'UN PROJET DE RESOLUTION

La Chambre repousse le projet, mais adopte une résolution : celle d'éviter des débats inutiles

La Chambre a fait, hier, recette. Le débat annoncé sur le contrôle du gouvernement dans la zone des armées avait attiré le public des grands jours. La séance s'ouvrit ainsi devant des tribunes très garnies et une salle quelque peu houleuse, les députés étant venus en nombre.

Dès l'ouverture, après l'éloge funèbre de M. Marcel Rauline, député de la Manche, M. Deschanel, président, invita ses collègues à se prononcer sur les conclusions de la commission de l'armée tendant à la discussion immédiate de la motion de M. Abel Ferry, ainsi conçue :

La Chambre invite le gouvernement à faire respecter l'exercice de son droit de contrôle sur toutes les forces nationales mobilisées.

M. Deschanel n'avait pas achevé, que le président du Conseil demandait la parole :

— Je m'oppose formellement à la discussion immédiate de la proposition de résolution de M. Abel Ferry, déclare M. Aristide Briand. D'abord, cette motion s'applique à des préoccupations qui ont été celles du gouvernement et à propos desquelles il a pris des résolutions conformes, j'en suis certain, aux sentiments de la Chambre et à ceux de M. Abel Ferry lui-même.

En second lieu, le débat qu'on propose ne peut aboutir à aucune sanction pratique, sinon à l'inconvénient grave de porter atteinte à l'autorité du gouvernement qui a besoin, à cette heure, de rester intacte.

M. Briand indiqua ensuite que la discussion que voulait instituer M. Abel Ferry pourrait provoquer des débats fâcheux susceptibles d'avoir une répercussion regrettable sur l'opinion publique. Il convia la Chambre à consacrer ses séances à des questions urgentes, se rapportant à la situation actuelle, et à éviter les discussions qui ne peuvent aboutir à aucun résultat pratique.

Il y a, dit-il, une autre considération d'ordre gouvernemental. Ce qu'il y aurait de plus redoutable et de plus nuisible, à l'heure présente, ce serait une confusion entre les pouvoirs du gouvernement et ceux des Chambres.

Quel gouvernement pourrait accepter un projet de résolution l'invitant à faire son devoir ? Si j'étais capable de l'accepter, vous devriez dire, dans la minute qui suivrait un tel débat et un tel vote, que je ne suis pas digne d'occuper la place que j'occupe (Vifs applaudissements sur de nombreux bancs au centre et à droite.)

Comme le président du Conseil faisait appel à la collaboration cordiale de la Chambre, des exclamations ironiques et des rumeurs se firent entendre sur les bancs socialistes et radicaux-socialistes. M. Deschanel rappela ses collègues au calme :

— Rappelez-vous, dit-il, les incidents d'hier : évitons de les renouveler ! (Vifs applaudissements sur de nombreux bancs.)

M. Aristide Briand conclut :

Vous n'avez pas seulement charge d'assurer la défense nationale, dit-il, vous avez charge aussi de maintenir les institutions parlementaires au-dessus de toute attaque, de toute critique. Le gouvernement est décidé à remplir son devoir à cet égard, il vous supplie de l'y aider.

Un nouveau débat, renouvelant celui qui a eu lieu il y a un mois n'a pas de raison d'être. Si vous y persistez, le gouvernement ne serait plus sur ces bancs pour y assister ! (Vifs applaudissements au centre, à droite et sur divers bancs à gauche.)

C'était la question de confiance nettement posée. M. Albert Ferry répondit :

Si nous demandons la discussion immédiate de ma proposition, c'est que nous voyons une dualité de pouvoirs, je dirais presque de gouvernements, qui peut aboutir à une situation funeste aux intérêts de l'armée elle-même.

— Vous avez attendu de ne plus être au gouvernement pour nous faire part de ces observations, s'écria ironiquement M. Emmanuel Brousse.

M. Abel Ferry s'en prit ensuite à la presse qui, selon lui, fait monter autour de la représentation nationale « un concert d'imprécations libres et savamment concertées ».

— Nous demandons quel est ce jeu, dit-il, qui le mène et où on veut en venir ?

Cette fois, sur de nombreux bancs à gauche et à l'extrême-gauche, on applaudit à tout rompre. C'est devenu, en effet, une tactique courante que de rendre la presse responsable de l'impopularité de certains parlementaires.



M. ABEL FERRY

M. Abel Ferry termina par ces mots :

Le grand quartier général ne doit être qu'un organe de commandement. Vous en avez fait un ministère. Vous voulez que cela dure. Vous en aurez la responsabilité (Vifs applaudissements à l'extrême-gauche et à gauche.)

— Je rappelle que le gouvernement a posé la question de confiance, répondit simplement M. Aristide Briand.

Et, par 394 voix contre 167, la Chambre repoussa la discussion immédiate.

ATTENTION !

A propos d'une discussion qui va s'ouvrir au Sénat

Nous recevons d'un de nos lecteurs la communication suivante :

Excelsior a publié (Guerre scientifique, 18 décembre 1915) un article de M. Landry, député et rapporteur d'une loi sur les brevets d'invention, qui a été adoptée par la Chambre dans sa séance du 10 décembre 1915.

L'article premier de cette loi donne à l'Etat le droit d'exproprier toute invention intéressant la Défense nationale. Cette disposition légale recevra un acquiescement général, car, ainsi que l'a fait remarquer M. Landry, la question avait été soulevée il y a plusieurs années, et sans recevoir de solution.

Il n'y aurait d'observation à faire concernant cet article qu'en ce qui touche la commission chargée de fixer l'indemnité en cas de désaccord entre l'Etat et l'inventeur. Cette commission comprend uniquement des officiels, et l'inventeur n'y est défendu que par le ministre du Commerce. Nous estimons qu'il y a là une garantie que les inventeurs pourront trouver insuffisante et qui est susceptible de paralyser l'esprit d'initiative et d'invention.

L'article 2 a une portée beaucoup plus dangereuse, puisqu'il défend la divulgation de toute invention concernant la Défense nationale et notamment le dépôt à l'étranger de tout brevet couvrant une telle invention.

Nous sommes d'accord avec M. Landry pour conférer à l'Etat le contrôle sur toutes les inventions, et c'est pour l'exercice de ce droit de contrôle que les Anglais ont adopté, le 18 octobre 1915, une disposition légale tendant au même but que la loi votée par la Chambre, mais employant des moyens totalement différents. Alors que la loi française édicte une prohibition absolue et laisse aux intéressés le soin de décider si telle invention tombe sous le coup de la loi, l'ordonnance anglaise institue le régime de la censure et autorise, après examen par une commission compétente, le dépôt à l'étranger d'inventions que l'Etat juge ne pas intéresser la Défense nationale.

Le système anglais, comme on le voit, sauvegarde et les droits de l'Etat et ceux de l'inventeur, stimule l'initiative privée et incite les industriels à profiter de la guerre pour faire des affaires, alors que le système français, nous en avons la conviction, tendra à tarir la source des inventions et à nuire à la reprise des affaires.

Il serait facile, en écoutant les doléances d'inventeurs à la suite du vote de la Chambre, de se rendre compte que beaucoup préféreraient conserver en portefeuille des inventions peut-être très intéressantes, plutôt que de les exposer aux vicissitudes d'une loi qui ne répond pas à tous les desiderata. Que l'on fasse une enquête, et on se rendra compte de la véracité d'une telle assertion.

Il est regrettable que cette loi qui répond à des exigences réelles n'ait pas purement et simplement prévu les dispositions de la censure comme on l'a fait en Angleterre, et l'avenir prouvera, si par exception le Sénat adoptait le texte voté par la Chambre, que nos prévisions sont fondées.

UNE LETTRE DU CARDINAL MERCIER

Le cardinal Mercier vient d'adresser la lettre suivante à Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris et directeur du « Comité catholique de propagande française à l'étranger » :

Monseigneur,

J'ai été heureux de recevoir le salut de votre Université catholique, — la très aimée sœur cadette de Louvain, comme vous l'appellez, monseigneur. Et vos vœux, le témoignage de votre affectueux, de votre militant secours à la cause de mon cher pays sont de ceux qui m'ont le plus profondément touché.

Je n'ignore pas tout ce que vous avez fait pour la cause de l'Eglise et du bon droit dans l'horrible conflit qui déchire actuellement le monde. Je vous remercie des envois que vous m'avez annoncés et qui me sont bien parvenus : ces publications font du bien, éclairent ceux qui cherchent loyalement la vérité et fournissent des armes à nos défenseurs. Laissez-moi vous féliciter de votre vaillance. Je demande à Dieu de soutenir vos forces et de récompenser vos efforts généreux.

Ma meilleure bénédiction, cher monseigneur, à vous et à ceux qui vous entourent, avec les assurances de mes sentiments dévoués et reconnaissants.

D. J. Card. MERCIER,

Archevêque de Malines.

TRIBUNAUX

La " reprise individuelle "

Devant des assises de la Seine, comparaissent, hier, sous l'inculpation de vols qualifiés, Fernand Morisset, Eugène Perrève, Henri Lecamus, Mayer-Jacot et la femme Morisset mère, tous anarchistes militants.

La première audience a été consacrée aux interrogatoires et au défilé des témoins. Aujourd'hui, réquisitoire, plaidoiries et verdict.

Le pillage de l'hôtel de M^{me} Myriam Harry

Mme Myriam Harry, la romancière bien connue, se rendant à Royan, avait confié aux époux Laurent la garde de son hôtel de Neuilly, où se trouvaient des collections précieuses, des objets d'art et des souvenirs de voyages aux Indes et en Extrême-Orient. Après une absence de plusieurs mois, Mme Myriam Harry revenant chez elle à l'improviste, trouva son hôtel mis au pillage. Les époux Laurent avaient monnayé la plupart des objets d'art en les engageant au Mont-de-Piété. Ils s'étaient installés dans l'appartement, avec un ami du nom de Lepers, lequel avait jeté son dévolu sur la cave.

Ces gardiens indécents comparaissent, hier, devant la huitième chambre correctionnelle, qui les a condamnés : Laurent, à six mois de prison, sa femme, à un an et d'invité Lepers, à trois mois avec sursis.

Le territorial intempérant

Le 2 janvier dernier, Jean-Marie Mathurin Le Sauze, soldat au 82^e territorial, était trouvé, par une patrouille, couché sur la route de Moisselle à Beauvais. Emmené au poste de Pontcelles, Le Sauze, qui était pris de boisson, injuria le caporal Bourgeois et le frappa au visage.

Poursuivi devant le premier conseil de guerre, où il comparait, hier, sous la double inculpation d'outrages et de voies de fait à supérieur, Le Sauze, qui encourait la peine de mort, a été condamné à cinq ans de prison pour outrages à supérieur, et à deux mois de la même peine pour ivresse.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'affaire Kuentzmann

Le capitaine rapporteur Rivière a entendu, hier, M. Maurice Barrès, de qui il espérait obtenir des renseignements sur Kuentzmann et la Société des Alsaciens-Lorrains.

M. Barrès a déclaré que, quelques jours après la mobilisation, ayant été invité à assister à l'assemblée constitutive de la Société des Alsaciens-Lorrains, qui se tenait à l'Ecole alsacienne, il y avait fait une courte apparition et avait remis un don en argent au président.

— Depuis, a-t-il ajouté, je n'ai plus été en rapports avec Kuentzmann, et je me trouve dans l'impossibilité de pouvoir préciser son rôle dans la gestion de la Société des Alsaciens-Lorrains.

POUR REMPLACER LES FOURRURES

Beaucoup de femmes porteront encore longtemps une cravate de fourrure, car les jaquettes nouvelles ont parfois des encolures un peu sèches et rien n'est si seyant qu'un rien de skung ou de martre auprès de la blancheur de la blouse. Mais celles qui veulent du nouveau vont adopter ces grosses ruches pierrot qui furent si à la mode il y a une quinzaine d'années et qui nous reviennent modifiées et rajeunies. Toutes les grandes modistes s'ingénient à créer de ces bibelots qui, assortis comme teinte au chapeau ou à la robe, ajoutent une amusante recherche à la toilette la plus simple.



Ruche de taffetas « tête de nègre ».

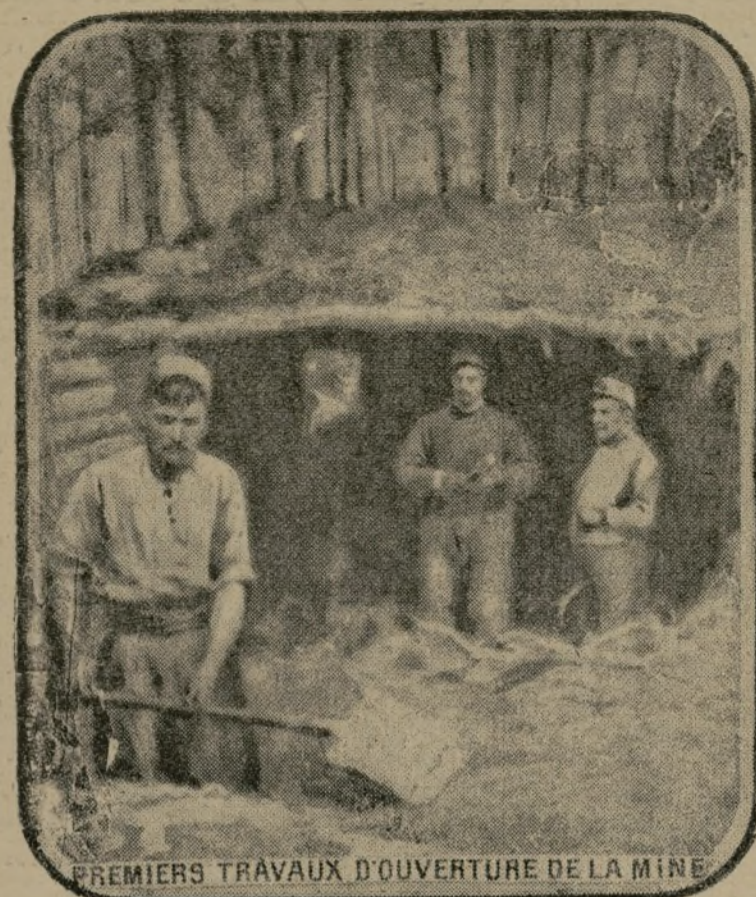
Voici un tour de cou de faille « tête de nègre », ruché à gros plis doubles, qui sera extrêmement seyant à presque toutes les physionomies ; l'originalité du modèle consiste en un long pan du même taffetas terminé par un gros nœud assorti, qu'on pourra faire plus ou moins long, si on le désire, et fixer à la taille ou sur la jupe. Les failles double-face feront très bon effet pour ces ruches, qu'on rendra plus élégantes en les doublant de plis de tulle ou de mousseline de soie !...

Jeanne Farmant.

SAINT-GALMIER, Source BADOIT

Eau de régime, préserve des épidémies. LA MEILLEURE ET LA MOINS CHERE des eaux minérales naturelles.

Comment on prépare et fait sauter une mine



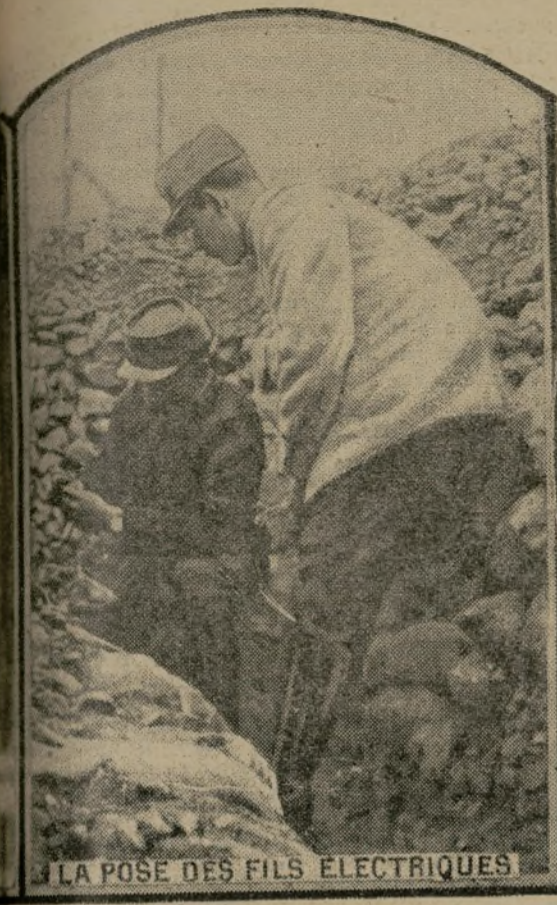
PREMIERS TRAVAUX D'OUVERTURE DE LA MINE



L'ETABLISSEMENT DE LA GALERIE



LA GALERIE ETAYÉE



LA POSE DES FILS ELECTRIQUES



L'AMORÇAGE



LA MINE SAUTE

Lorsque le logement des explosifs a été aménagé dans le sol qu'il s'agit de faire sauter, on étaye la galerie avec des madriers, puis on relie les fils conducteurs à la charge. Les sapeurs se retirent alors, et par un simple contact électrique, l'explosion est provoquée.

La guerre dans la neige



UNE PASSERELLE



UNE COLONNE EN ROUTE POUR LES TRANCHEES



LES FAISCEAUX DANS LA NEIGE



LA SOUPE ET LE "PINARD" ARRIVENT AUX 1^{RES} LIGNES



DANS UN BOYAU



UNE CUISINE A L'ENTREE D'UN POSTE-DE-SECOURS



LE GOURBI D'UN MAJOR



ON CREUSE UN NOUVEAU BOYAU

Les poilus qui combattent sur notre front poursuivent leurs opérations dans des décors de neige, ainsi que font par ailleurs nos alliés russes. Si le « grand manteau blanc » leur fait quelquefois la vie assez difficile, au moins se félicitent-ils de voir

approcher les jours où il fondra sur le sol de France et où le jeune printemps leur paraîtra d'autant plus radieux qu'il annoncera la proche et définitive victoire.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La "Princesse morte et vivante"

Gustave Frétiland, entrepreneur en littérature, ayant mandé d'urgence son ami intime et son âme damnée Victor Sidéret, lui parla en ces termes, avec cette familiarité et ce doux cynisme qu'on emploie d'habitude pour parler à des âmes damnées :

— Mon vieux Sidéret, je vous ai fait venir pour une affaire d'importance. Ma femme est souffrante et a besoin d'une cure de soleil sur la Riviera. Quant à moi, je l'avoue, la neurasthénie me guette. Il fallait donc partir.

J'ai porté au directeur du Jardin le scénario d'un roman extrêmement curieux et mouvementé, comme tous mes scénarios. Vous connaissez mon talent pour l'invention des scénarios ?...

— Je le connais, avoua Victor Sidéret, non sans mélancolie.

— Le titre est admirable : « La princesse morte et vivante. »

— Ah ! ça oui, le titre est épatant ! reconnut l'âme damnée avec admiration. Pour les titres, il n'y a que vous... Et alors, ajouta-t-il à voix plus basse, mais sans le moindre étonnement, il ne reste plus qu'à écrire le texte ?...

— Vous l'avez dit. Cinquante mille lignes ! Comme c'est très pressé (parce que j'ai touché d'avance la première moitié), on commence la semaine prochaine et on accepte que vous ne livriez la copie que jour par jour, à raison de...

— Inutile d'entrer dans le détail... Combien ?

— Je donne trente centimes la ligne.

— Euh !...

— C'est mon dernier prix.

— Quel était le premier ?

— Mon cher, vous êtes étonnant. Je vous apporte quinze mille francs sur un plateau et vous n'êtes pas content ? Pas plus tard qu'hier, j'ai reçu une lettre d'un nommé Poutut, qui m'offre de travailler à vingt centimes... Alors...

Sidéret eut un frémissement. Mais il se contint.

— Va pour six sous la ligne, accepta-t-il, en fronçant les sourcils, je commencerai demain.

Et il rentra chez lui, le scénario sous le bras.

Le lendemain, il reçut la visite d'un littéraire terne et grisâtre, qu'il accueillit avec indignation :

— La déloyauté en affaires est un procédé que je ne puis absolument pas supporter. Vous avez essayé de passer par-dessus ma tête et, en même temps, de me concurrencer. Joli métier que vous faites là, mon cher... Mais vous n'en êtes pas le bon marchand. Frétiland m'a dit, pas plus tard qu'hier soir : « Il y a une espèce de fripouille, du nom de Poutut, qui me fait des propositions insensées... Avez-vous entendu parler de cette canaille ?... »

— Pardonnez-moi, dit Poutut en tremblant (car

c'était lui, le littéraire terne et grisâtre); une espèce d'accès de folie m'a pris...

— Oui, je sais ce que c'est, la folie des grands. Je tenais à vous avertir en passant. Parlons maintenant d'affaires sérieuses. Voici le scénario d'un roman admirable : « La princesse morte et vivante. » Je suis harcelé de besogne en ce moment. Je vous passe le travail. Cinquante mille lignes, livrables jour par jour. Je donne six mille francs net.

— C'est du douze centimes la ligne, soupira Poutut, après un rapide calcul mental.

— Vous êtes effrayant dans les discussions, trancha Sidéret, péremptoire. Mais, Dieu merci ! je ne discute pas. C'est à prendre ou à laisser. Vous laissez ?

— Je prends, je prends ! s'écria Poutut de toute son âme.

Et il emporta à son tour le scénario du chef-d'œuvre.

En rentrant chez lui, il eut la surprise d'y rencontrer un être hâve et misérable, qui se jeta à son cou. C'était l'inévitable ami d'enfance, qui n'a pas réussi. Il implorait secours. Il se noyait dans l'immense océan parisien.

— Mon bon ami, répondit Poutut avec solennité, je ne refuse jamais de sauver du naufrage ceux qui me le demandent avec politesse. Mais j'ai un principe, celui de n'humilier personne. Un prêt est une aumône déguisée. Il faut gagner son pain avec dignité.

— Mais comment ? gémit l'ami d'enfance. J'ai tout essayé.

— Tu vas écrire un chef-d'œuvre.

Et il lui expliqua le mécanisme de « la Princesse morte et vivante ». Puis il conclut :

— Je paye un sou la ligne. C'est très demandé. Mais, pour cette fois, les autres attendront. A toi la préférence.

Eperdu de reconnaissance, l'ami d'enfance accepta, et, ayant regagné son taudis, il se mit au travail.

La semaine écoulée, commença dans le Jardin la publication du fameux roman de Frétiland. Un succès. Jamais encore le maître des frissons populaires n'avait été plus enveloppant, plus subtil, plus mystérieux, plus pathétique. Là-bas, là-bas, au soleil de la Riviera, il parcourait son œuvre, s'en émerveillant lui-même, se disant à part lui : « Ah ! si cet animal de Sidéret avait autant de talent pour la composition que pour la rédaction, il se serait fait une situation magnifique ! »

Mais, soudain, coup de tonnerre dans un ciel d'été ; un télégramme du directeur du Jardin vint le tirer de sa béatitude :

« Que signifie ? recevons plus rien. Explications urgentes. »

Frétiland, affolé, ouvre le Jardin. Plus de feuilleton. Il télégraphie à Sidéret, que la nouvelle surprend au milieu des coupables orgies qu'on peut s'offrir avec neuf mille francs qui vous sont tombés du ciel (15.000 — 6.000 = 9.000).

Sidéret bondit chez Poutut, qu'il trouva en train de mettre la dernière main à un volume de sonnets,

son violon d'Ingres. Sans même prendre la peine de s'excuser, le poète, aussitôt informé du désastre, saute dans un taxi et gagne le quartier lointain où demeurait l'ami d'enfance...

Hélas ! juste à temps pour y trouver devant une porte tendue de draperies noires, quelques personnes évidemment provinciales, venues pour accompagner à sa dernière demeure leur parent infortuné.

Le malheureux était mort, et mort fou, à ce que racontait la concierge. La joie de se voir imprimé même sous un autre nom, avait été pour lui un coup trop violent ; elle avait complètement démoli un système nerveux déjà fort compromis, et l'ami d'enfance avait rendu le dernier soupir, parmi les convulsions les plus affreuses, en s'écriant : « Non, non, ce n'est pas moi qui ai tué la Princesse morte et vivante. »

Francis de Miomandre

BLOC-NOTES

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique, ont été admis à titre de membres permanents : M. Henri Radou, présenté par M. Paul Corbin et M. Georges Radou ; M. Albert Pra, présenté par M. Paul Corbin et M. Georges Radou.

BIENFAISANCE

— Le lundi 21 février aura lieu, à 3 heures, en l'hôtel de Mme Sulzbach, 59, rue de la Faisanderie, une matinée de musique au profit de l'Ecole féminine de gravure musicale (une des branches de la société de la Jeune Fille, œuvre de la marquise de Castellane), avec le concours de Mmes Croiza, B. Selva, Lorie, Mourrey, de M. Marcel Dupré et d'un groupe de chanteurs de la Schola-Cantorum.

On est prié de vouloir bien remettre à l'entrée une offrande de 10 francs.

MARIAGES

— S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, a béni, en la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Pierre de Neuilly, dans l'intimité, le mariage du baron Alexis de l'Épine, lieutenant de réserve au 7^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec trois citations à l'armée et la division, avec Mlle Anne-Marie Brémard, fille de M. M. Brémard, avoué honoraire, et de Mme, née Lecoq.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Marcel Rauline, conseiller général et député de la Manche, secrétaire de la Chambre, décédé à l'âge de cinquante quatre ans ;

De M. Arthur Corbel, industriel à Coursulles-sur-Mer, conseiller général du Calvados, vice-président de la chambre de commerce de Caen, décédé âgé de cinquante-neuf ans ;

De M. Paul Chappuis, décédé à Bâle, président-fondateur de la Société Suisse de Physique ;

De M. André Le Houssel, de la Société Sportive d'Encouragement ;

De Mme Edouard de Saint-Julien, née Rose Neave, décédée à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais) ;

De M. Paul Depesville, chef de division honoraire du Crédit Foncier de France.

NOTRE ÉPOPÉE 1914 1915

Récits Officiels des Combats

Un volume in-12 avec portrait du général Joffre, 3 fr. 50. Société Française, 15, rue de Cluny, Paris.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 19 FÉVRIER 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Couvent

V.

Les arrachements de Janine... elle a pu jusqu'à cette heure en supporter la douleur, car elle a été distraite de son départ des Jaudonnières par les adieux faits en gare de Ruffec à ses cousins et cousines, lesquels adieux furent brusqués par l'effacement de l'arrivée d'un train toujours au grand complet, aux dates des rentrées scolaires.

Retard considérable, dîner tumultueux sous le toit paternel : Janine n'a que le temps de rassembler ses menus bagages de pensionnaire, et d'embarquer en hâte les siens.

Non, maman ! papa ! ne m'accompagnez pas, cela m'attendrait... Miss est déjà dans la voiture, j'aime mieux rentrer avec elle, car je me console très bien de la quitter... Venez me voir au parloir jeudi... Maman reposez-vous, et ne pleurez pas votre fille !... Vous, papa, allez mettre vos bouquins en ordre et ne faites pas cette figure

d'enterrement ! C'est ma dernière année de couvent, je vous le jure ! Adieu, soyez contents, tout comme si j'étais là : l'âme de votre grande fille demeure avec vous.

Geste de bénédiction, embrassades folles ; Janine rit très fort, car elle a envie de pleurer ; elle se dérobe aux étreintes, mais dans la voiture, elle essuie une larme furtive, et comme elle est de mauvaise humeur, elle crie à sa gouvernante au moment de la quitter :

— Que le diable patafole les Iles-Britanniques, Mary !

C'est la suprême vengeance qu'il lui plaît d'exercer sur son Anglaise qui affecte une anglomanie outrepassante.

Lorsque Janine de Bray pénètre dans la loge de la sœur concierge, elle a tellement grandi, elle s'est tellement affinée, elle est si élégante dans sa robe de voyage, enfin son attitude est si posée, que la sœur converse ne la reconnaît pas, elle la prend pour une « nouvelle ».

— Si Mademoiselle veut bien m'attendre une seconde, je vais lui montrer le chemin.

Il n'en faut pas tant pour déridier la fillette.

— Le chemin ! Oh ! ma pauvre conserve de sœur ! Il y a comme qui dirait huit années que je connais le chemin ! Faut-il que j'ai vieilli, pendant ces vacances, pour que vous me preniez ainsi pour une autre !

Et, attrapant la religieuse par le bras, la jeune fille lui fait faire un tour de valse, et la traîne sous le lampion falot.

— Comment ? Vous ne me reconnaissez pas, sœur Gertrude ?

Et elle roule les r d'une façon terrible.

La pauvre sœur se défend mal, elle rit trop.

— Pas besoin de lumière pour vous reconnaître maintenant, Mademoiselle Janine ! Il n'y a pas deux

au monde pour vous secouer les gens comme ça et pour crier Gertrude ! Ma foi, quand vous êtes arrivée, vous aviez l'air si gentille, si brave, que je vous ai prise pour une vraie demoiselle.

— Tandis que je ne suis, en réalité, qu'une affreuse gamine, pas ?... Vous saurez, sainte nonne, que je pratique deux attitudes dans la vie : celle d'une personne du monde dont vous avez pu apprécier les charmes tout à l'heure et celle de la pensionnaire, sans prétentions... qui a toutes mes préférences, parce que c'est celle qui me gêne le moins. Et Janine s'échappe en riant, traînant avec elle une valise, une trousse de voyage, son sac de marrons et une gerbe énorme de bruyères.

Quand elle arrive au pied de l'escalier du dortoir, elle n'en peut plus et s'aperçoit avec douleur qu'à être violemment frotté sur les dalles du cloître le sac de marrons s'est éventré... On peut suivre Janine à la trace, tout comme le Petit Poucet ; la pensionnaire pousse un soupir de regret et se laisse choir sur une marche.

— Maman me l'avait bien dit ! Il aurait mieux valu les laisser à la maison !... Maintenant il faut lâcher la monnaie, bien heureuse si on ne reconnaît pas qu'il m'appartient et que c'est moi l'auteur de ce semis ! Bah ! la communauté en bénéficiera et puisse la prochaine surveillante s'entraîner dans l'obstacle !

Et Janine, consolée et allégée, grimpe en courant les escaliers, se jette dans les bras de Mère Aimée de Jésus et l'accable de son énorme brassée de bruyères.

Elle ne garde pour souvenir de ses vacances que quelques noix vertes retrouvées au fond de ses poches et une fleur de son bouquet, qui, séchée dans un livre, lui rappellera la lande rose et embaumée.

La rentrée du couvent des Oiselles était mar-

PARIS PENDANT LA GUERRE

UNE NOCE

La salle des mariages est pleine. Sur sa stèle, le buste de la République regarde indifférent, étonné d'être de voir tant d'uniformes, alors qu'autrefois il n'en voyait généralement — selon la tradition populaire — qu'un par noce : celui du garçon d'honneur, pantalon rouge et épaulettes de fantaisie. A présent, c'est le civil qui se fait rare, et les uniformes sont de toutes les sortes, mais leur attrait



est plus dans la richesse de l'étoffe ou la vivacité des couleurs ; ils ne sont beaux que parce qu'ils ont été témoins de grandes choses.

L'aiguille de l'horloge tourne lentement, elle va marquer onze heures. Un huissier apporte de gros registres, les ouvre, s'affaire, s'inquiète des listes de témoins, et puis une petite porte s'ouvre dans le fond de la salle :

— Monsieur le maire ; levez-vous !

Tout le monde se lève et puis se rassied.

Le premier mariage qu'on va célébrer est celui d'un convalescent ; il est traité à l'hôpital et s'appuie sur des béquilles, il porte encore, comme au premier jour, un pantalon rouge et une capote bleue, mais le rouge est devenu rose et le bleu tire sur le gris. Ses témoins sont des camarades de l'hôpital, blessés comme lui ; il y a même un nègre, un tirailleur qui rit tout le temps et ne s'étonne plus de rien, à force de s'être étonné de tant de choses. Il faut écouter debout la lecture du code, le maire pose les questions d'usage, auxquelles les futurs répondent par le oui réglementaire, on signe sur le grand registre. Ça y est, voilà un couple marié ; au suivant !

C'est à présent le tour d'un permissionnaire de six jours ; il a un casque et sa capote bleu-horizon est jaune encore de la boue des tranchées. Il s'assied dans le grand fauteuil en velours, sa future femme, toute rose dans sa robe neuve, à côté de lui. Les parents sont là, avec des airs recueillis et graves de braves gens qui accomplissent un acte important. Il y a, comme témoins : un beau-frère, qui

sert dans l'auxiliaire, la patronne de l'atelier de couture où travaille la mariée, un voisin à barbe blanche, qui a vu la guerre de 70, et un copain du marié, un poilu venu de la même tranchée que lui, par le même train, avec une même permission.

La mariée balbutie un « oui » très troublé qu'on entend à peine, le marié lance le sien avec beaucoup de calme. Un gars qui a fait la Marne et l'offensive de Champagne ne s'émeut pas devant un Monsieur en habit noir, même s'il est ceint d'une écharpe tricolore ; mais il est très flatté quand il lui serre la main et le félicite.

C'est fini ; on sort de la mairie.

Le témoin poilu a soif :

— Un bon coup de blanc, comme apéritif, à la terrasse du petit bistro là en face, ça m'irait assez.

— Oh ! monsieur ! Vous ne savez donc pas qu'à Paris, les militaires ne vont pas au café à cette heure-ci ?

— Même pas un jour de mariage ? C'est égal, ils vont fort !

Le beau-frère est parti en courant, et quand la noce arrive au métro, il remet à chacun un billet de première qu'il est allé prendre. Tout le monde est, dès ce moment-là, persuadé qu'« on a bien fait les choses » et, quand la mère de la mariée déclare qu'il faudra, pour déjeuner, se contenter de ce qu'il y aura et qu'il ne faut pas être difficile en temps de guerre, de violentes récriminations s'élèvent, exagérées exprès, en manière de plaisanterie.

A Belleville, tout là-haut, il y a encore des coins délicieux. Le logement où la sœur cadette a préparé le repas de noce, est une manière de pavillon sur une terrasse au fond d'une cour, qui ressemble beaucoup à un jardin ; deux arbres y poussent tant bien que mal et toute une basse-cour y grouille :

poules, ébouriffées, coqs glorieux, et même sur leurs perchoirs, trois perroquets.

La table est impressionnante : on s'y assied avec un murmure d'admiration, après avoir décrété que les mariés n'auraient pas le droit de se placer l'un à côté de l'autre, et puis le festin commence. A chaque plat, la même plaisanterie :

— C'est le dernier, vous savez ; on ne peut pas manger toute la journée.

Ou bien :

— Nous devons faire un plat dont vous nous auriez dit des nouvelles ; seulement, on ne trouve rien depuis la guerre.

Et cela dure jusqu'au moment où la petite sœur paraît, portant gravement le plat magnifique. On rit



alors de tout son cœur, d'un bon rire franc qui excite à manger et à boire.

On a commencé le potage à midi, quatre heures sonnent quand le café paraît. La mariée est maintenant tout près de son mari, le désordre qu'il y a sur la nappe blanche dit le bon repas qu'on vient de faire. Le café répand son arôme dans une vapeur bleue ; le vieux de 70 évoque des souvenirs que personne n'écoute, le poilu raconte à la petite sœur des histoires qui la font rire. Le marié fume sa pipe, tout près de celle qu'il aime, entouré des êtres qui lui sont le plus chers, sa mère, « sa vieille », à laquelle il pensait toujours quand il fallait sortir des tranchées pour une attaque, ses beaux-parents qui le regardent avec tant d'admiration et même son copain, son vieux copain de là-bas.

Il y a autour de cette table tant de bonheur et tant



de sécurité dans ce bonheur qu'il se sent tout pénétré de tendresse et d'une infinie joie de vivre.

Mais, tout à coup, à quoi pense-t-il ? A quel lendemain ?

Sa figure s'assombrit, il pose sa pipe brusquement et tout bas, entre ses dents, par trois fois, il répète le mot bref que, sur un champ de bataille, Cambronne illustra, à la fin d'une autre épopée.

Il y a un silence que personne n'ose rompre et c'est le poilu qui sauve la situation :

— Ben quoi, mon poteau, c'est ici que tu vas t'en faire, ici chez toi quand on est tous là ! Allumez la lampe, madame, et je vais vous en chanter une belle. C'est un Breton qui me l'a apprise, tu t'en souviens, vieux, et attention au refrain !

André Warnod.

Communiqués

Jeudi dernier, Mme Raymond Poincaré a visité l'Exposition de peinture organisée par le Vêtement du Prisonnier, à la Galerie Bernheim, 40, rue La Boétie, au profit de l'œuvre, dont le siège est 63, avenue des Champs-Élysées. Chaque jour s'accroît le succès de cette belle manifestation d'art et de charité.

Pour nos prisonniers de guerre. — Grâce à une organisation toute nouvelle, remédiant à toutes les déficiences, l'œuvre du Collis de la Semaine, 61, rue de Varenne, à Paris, expédie très rapidement et sûrement de Genève des envois de pain et de vivres. Renseignements sur demande.

La Ligue de l'Enseignement veut bien, pendant la durée de la guerre, mettre à la disposition de la Société Erckmann-Chatrian, dont le siège reste fixé à Nancy, un local dans son hôtel, 3, rue Récamier. Le président de la Société Erckmann-Chatrian, M. Emile Hinzelin, s'y tiendra les mercredis et vendredis, de 2 h. 1/2 à 5 heures.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

quée chaque année par un événement d'une certaine importance.

Les premiers jours qui suivent le retour des jeunes pensionnaires étaient consacrés à une retraite prêchée par un religieux que l'on choisissait parmi l'élite des grands directeurs d'âmes.

La mission était délicate entre toutes.

Et c'était là une coutume parfaite, une transition heureuse, qui permettait aux enfants de passer sans contrainte de la trop grande liberté du foyer maternel au règlement toujours rigide du couvent.

Les sermons persuasifs du bon Père, précédés de longs silences ou suivis d'interminables méditations, mettaient du recueillement dans les jeunes esprits que tourmentait encore le souvenir des beaux jours perdus.

Cette retraite devait être la dernière de Janine pensionnaire ; elle la suivit avec ferveur.

Elle subit d'ailleurs à cette époque de son existence une crise morale dont elle devait longtemps se souvenir.

Cette vie de mysticisme plutôt outré séduisit l'imagination romanesque de l'enfant ; elle se complut singulièrement dans des pensées graves où, croyait-elle, se déciderait bientôt le sort de sa prochaine destinée.

Le Père prédicateur avait justement développé l'idée que le salut dans ce monde était bien difficile à réaliser ; les embûches, les douleurs, les déceptions y foisonnaient, cachées sous des apparences trompeuses. Janine se dit qu'heureuses étaient les âmes qu'appelaient les douceurs de la vie contemplative : celles-là étaient les vraies élues, celles que Dieu avait choisies entre toutes. Et, durant trois longs jours, la jeune fille se crut la vocation religieuse.

Oui, certes, le Père avait raison, la terre n'était

qu'une vallée de larmes ! Est-ce que malgré son âge tendre elle ne connaissait pas déjà le goût des amères déceptions ! Il y avait une semaine qu'elle était revenue au couvent, et personne, non, personne n'avait paru encore sur la terrasse de M. l'aumônier... Elle y avait jeté bien des oeilades furtives pourtant !... Mais c'était bien ça la vie ! Il y avait plus de deux mois qu'on ne l'avait pas vue, et nul ne semblait s'être aperçu de son absence, personne ne se réjouissait de son retour, le plus léger événement ne survenait même pas pour lui montrer que quelqu'un pensait à elle.

Cependant, on lui demanda un matin de chanter à la messe de huit heures, et elle choisit un morceau qui exprimait bien son état d'âme. Il était écrit sur le mode mineur et commençait par ces paroles :

Comme le cerf court à la source,
Mon cœur court vers le bonheur,
Et le bonheur fuyait ma course,
Mais je le trouve enfin, ô Jésus, dans ton cœur !

Le hasard voulut que la messe, ce jour-là, fût justement servie par un grand jeune homme blond, mélancolique, mystérieux et beau. Mais il n'eut pas un regard pour la tribune où la petite pensionnaire, de sa jolie voix, avait chanté des choses si tristes et si détachées.

Alors Janine décida que Dieu l'éprouvait ainsi parce qu'il la voulait pour Lui seul ! Certainement, elle se ferait religieuse, et un jour qu'elle soignerait les blessés sur un champ de bataille elle retrouverait parmi les officiers un jeune homme, un héros, qui serait Lohengrin ; la reconnaissant à ses derniers instants, il lui dirait : « Dieu soit béni, qui me permet de mourir entre vos bras !... »

Le cœur bouleversé, pleurant sur lui, pleurant sur elle, Janine fit irruption dans la cellule de

Mère Aimée de Jésus et la mit au courant de sa nouvelle vocation.

Ce fut tout juste si la bonne religieuse put réprimer un rire incrédule ; mais elle vit une souffrance dans les yeux de son élève et elle lui répondit très sérieusement :

— Voilà une nouvelle bien inattendue, Janine ! Et depuis quand avez-vous cette idée ?

— Depuis le commencement de la retraite, ma mère.

— Oh ! ce n'est pas vieux ! Eh bien, Janine, tout est possible à Dieu ! Songez quelquefois à ce que vous venez de me dire, et que cette pensée vous rends plus soumise, plus travailleuse ! Passez une année sérieuse, vous pouvez être, si vous le voulez, candidate au prix d'honneur. Et puis après, mon enfant, vous irez éprouver votre vocation au milieu du monde. Et lorsque dans deux, trois années, vous aurez connu ses séductions, les succès, les adulations, le plaisir, si vous sentez que l'humble solitude vous appelle encore, si vous vous trouvez le courage de quitter tous ceux que vous aimez pour ne vivre qu'avec Dieu seul et pour Dieu seul, alors, mon enfant, venez, car le Divin Maître vous aura en effet choisie, et je le bénirai avec vous de la grâce qu'il vous fait.

Janine avait écouté attentivement le sermon de la bonne Mère : elle éclata en sanglots lorsque celle-ci eut terminé.

— Mais, ma mère, si je n'entre pas au noviciat tant que je suis si heureusement disposée, je ne réponds plus de rien ! Si je vais dans le monde pendant trois ans, comme vous le dites, je me marierai, j'en suis sûre !

A suivre.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Le typhus exanthématique en Serbie

L'œuvre de nos médecins

Depuis qu'il existe des guerres, les hommes ont été les victimes du typhus exanthématique. Pas un point du globe n'y a échappé lorsque la famine se faisait sentir.

Cependant, depuis plusieurs années, en raison des progrès constants de l'hygiène et de l'amélioration continue du bien-être dans les diverses nations, cette maladie meurtrière était devenue rare ou même avait complètement disparu. Elle a réapparu de façon sérieuse à l'occasion de la présente guerre. Presque tous les belligérants ont payé un tribut plus ou moins lourd à cette terrible faucheuse d'hommes. L'Autriche a perdu beaucoup de monde par le typhus. Du 5 septembre au 30 octobre 1915, elle en comptait 1.293 cas. L'Allemagne, elle-même, malgré son organisation si prononcée, ne put y échapper. Seules, les troupes alliées sur notre front n'ont pas connu un seul cas de cette infection grave, et ce sera la gloire du corps du service de santé français d'avoir pu, par son dévouement et ses initiatives heureuses, éviter à nos soldats une telle épidémie.

Notre malheureuse alliée, la Serbie, par suite des guerres successives qu'elle a subies, fut particulièrement éprouvée par le typhus exanthématique. Les attaques autrichiennes n'avaient pas été, malgré les succès des premiers mois de la guerre, sans amener le peuple à endurer certaines privations. La vie économique s'était ralentie dans ce pays héroïque en raison des difficultés que présentait le ravitaillement de cette nation en évolution. Les habitants rassemblés dans des villages pauvres où l'hygiène n'était évidemment pas facile à obtenir, se trouvaient dans les conditions requises pour permettre une extension rapide du fléau qui existait là à l'état endémique comme dans la plupart des pays de l'Europe orientale.

Aussi, l'épidémie de typhus commença en Serbie à la fin du mois de décembre 1914 et prit bientôt une extension inquiétante. Les médecins serbes luttèrent énergiquement contre le typhus

rait journellement cent personnes. Il était fréquent de trouver dans les rues des dizaines d'individus qui s'étaient affalés sur la chaussée, terrassés par la maladie et qui souvent mouraient là avant qu'on ait pu les transporter dans les hôpitaux littéralement encombrés. Les salles étaient tellement envahies par les typhiques qu'on avait été obligé de coucher le plus souvent deux ou trois malades dans le même lit. Pour cette raison, bien des gens atteints devaient rester chez eux et y attendre les soins, d'ailleurs sans grande efficacité, que les médecins surmenés pouvaient leur donner.

A cette époque, les symptômes de la maladie



Distribution de linge désinfecté aux soldats serbes.

étaient caractéristiques et ne permettait que difficilement une erreur de diagnostic. Le typhus débutait par une conjonctivite intense. Les yeux étaient tellement injectés qu'on pouvait à distance pronostiquer l'infection. Puis la fièvre s'allumait en même temps qu'un violent frisson secouait le malade. L'abattement commençait peu à peu à s'emparer de lui, tandis qu'il avait la démarche d'un homme ivre. Au bout de trois jours, l'éruption faisait son apparition. Elle commençait sur les flancs ou à l'aisselle pour se généraliser, au bout de quarante-huit heures, à tout le corps, sauf le cou et la tête. Les taches, d'abord rosées, devenaient peu à peu jaunes, puis prenaient un aspect ecchymotique très marqué, qui eût pu faire croire pour certains qu'ils avaient été roués de coups. Peu à peu le malade perdait la notion du milieu extérieur. Hébété, il était étendu inerte sur son lit, incapable de faire un mouvement, incapable de rester assis lorsqu'on le soulevait. C'est à ce moment que survenait la mort pour presque la moitié des typhiques.

Les médecins alliés, avec l'aide de leurs confrères serbes, organisèrent aussitôt une lutte acharnée contre le typhus exanthématique. Ils allèrent d'abord au plus pressé. Il est bien établi, depuis quelques années, que la transmission de la maladie se fait surtout par les poux de corps qui contaminent les hommes sains lorsqu'ils les piquent après avoir sucé le sang des individus infectés. Il s'agissait donc de débarrasser les soldats et les habitants civils des parasites dont ils étaient

vus de parasites, soit par le retour dans des habitations où ont vécu des personnes ayant abrité ces insectes, ou encore dans des locaux qu'une désinfection rigoureuse n'avait pas assainis.

On installa dans chaque village des lessiveuses dans lesquelles le linge infesté était mis à bouillir; on fit brûler du soufre dans les habitations où des cas avaient été constatés, en y laissant tous les vêtements déjà portés. Les soldats furent l'objet de soins rigoureux. On les obligea à ne conserver sur eux le linge de corps qu'un laps de temps très restreint et à le laver fréquemment. On leur distribua des sous-vêtements neufs chaque fois que ceux-ci ne permettaient plus un nouveau lessivage. On eut recours, en un mot, à tous les moyens préconisés en France pour détruire les parasites.

Malgré de grosses difficultés d'ordre matériel, la persévérance de nos hygiénistes fut bientôt couronnée de succès. Au bout d'un mois de labeur incessant, on voyait l'épidémie décroître et, dès le mois d'avril, on comptait 80 0/0 de cas de typhus en moins. Les cas qui subsistaient furent beaucoup plus difficiles à faire disparaître. Il fallut aussi réorganiser les hôpitaux dont l'encombrement, subitement, avait cessé. Les médecins se rendirent compte que les parasites n'étaient pas les seuls agents de transmission du typhus. Il leur apparut avec évidence que cette maladie pouvait probablement se transmettre directement par l'air environnant qui véhiculait peut-être le germe de l'infection que les typhiques projetaient autour d'eux en toussant ou en crachant. Cette hypothèse semble confirmée par le fait que l'aération des chambres d'hôpitaux fit encore baisser le taux de morbidité par typhus en Serbie. Les Serbes avaient cru utile de calfeutrer les fenêtres des salles où étaient soignées les personnes atteintes, pensant qu'une température de serre était nécessaire pour la bonne évolution du typhus. Dès que le soleil put darder ses rayons sur tous les objets enfermés depuis de longs mois avec les individus contaminés, il sembla se produire une stérilisation des germes pathogènes dont le résultat fut d'éteindre presque en totalité l'épidémie.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Français contre Etrangers. — Demain, à 2 h. 45, sur le terrain du Red Star, 58, rue de la Chapelle, à Saint-Ouen, rencontre de l'équipe française et de l'équipe étrangère.

Composition définitive des équipes :

Equipe française. — Jousserand (J.A.O.), Huot (A.V.), Virano (C.A.P.), Ninot (O.), cap., Jourde (C.A.P.), Charles (R.S.), Marion (R.S.), Vial (C.A.P.), Louis (A.O.), Dartoux (J.A.O.), Triboulet (F.E.C.L.) ou Fleury (C.A.P.). Remplaçants : Adrien (C.F.), Flévet (O.), Boucher (E.S.M.), Richet (C.A.P.), Boissard (C.A.P.), Barrot (E.S.M.), Boussard (S.C.F.).

Equipe étrangère. — Kogel (C.A.V.), Daled (O.), Bowmann (A.O.C.), Falize (C.A.P.), Servais (C.A.V.), Chantrel (C.A.P.), Niggli (U.S.S.), cap., Schaedle (U.S.S.), Steffen (U.S.S.), Van Staceghem (C.A.P.), Jackmann (A.O.C.). Remplaçants : Arrigoni (S.C.F.), Hernez (U.S.S.), Perriraz (U.S.S.), Naylor (A.O.C.).

La Coupe de France. — Dans le but de terminer les poules A et B de la Coupe Nationale, 1^{re} série, le plus rapidement possible, afin de faire jouer la poule finale la commission, dans sa dernière séance, a révisé le calendrier de la façon suivante :

20 février. — Raincy Sports c. Stade Français, au Raincy; C.A.S.G. c. C.A.XIV, à Auteuil; Légion Saint-Michel c. P.U.C., à Paris; A.S.F. c. Rueil, au Chevaleret; U.S.A. Clichy c. Standard, à Clichy; C.A. Enghien c. Gallia Club, à Eaubonne.

27 février. — C.A.S.G. c. Raincy Sports, à Auteuil; Légion Saint-Michel c. Stade Français, à Paris; P.U.C. c. C.A.XIV, à la Croix-de-Berny; Rueil A.C. c. Gallia Club, à Rueil.

5 mars. — Gallia Club c. Standard A.C., au Perreux; Raincy Sports c. P.U.C., au Raincy.

12 mars. — C.A. XIV c. Raincy Sports, à Arcueil.

En suspens. — Gallia Club c. A.S. Française.

Le Challenge de la Renommée. — Le classement de la Poule (aller) : Olympique, 24 points; C.A. Viro, 20 p.; C.A. Paris, 19 p.; A.O.C., 16 p.; U.S. Suisse, 16 p.; Red Star, 15 p.; E.S. Saint-Maur, 15 p.; J.A. Saint-Ouen, 14 p.; Club Français, 14 p.; C.A. Joinville, 11 p.; U.S.I. Saint-Denis, 7 p.; S.C. Français, 7 p.; C.S. des Sourds-Muets, 3 p.; F.E.C. Levallois, 0 p.

La Bourse de Paris

DU 18 FEVRIER 1916

On a encore réalisé aujourd'hui dans le groupe des cuprifères, où le Rio est ramené à 1.760 au comptant et 1.750 à terme. Par ailleurs, les dispositions restent tout à fait satisfaisantes. On recherche les industrielles russes, Baku et Toula, notamment, en même temps que l'Extérieure espagnole est en reprise à 91,60 et que dans le groupe des établissements de crédit la Banque de France se relève à 4.400, le Crédit Lyonnais à 980. La fermeté reste également la note dominante en banque, sur les caoutchoutières, qui consolident leurs récentes avances.

Nos rentes sont toujours calmes, 16 5/8 à 87,25, le 3 1/2 à 61.

Parmi les actions de nos grands Chemins, on a seulement traité le P.-L.-M. à 915, l'Orléans à 1.030.

Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne se retrouve à 410.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,03; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 249; Pétersbourg, 185; New-York, 588; Italie, 88; Barcelone, 558 1/2.



Médecin français examinant la population civile serbe.

dont les ravages étaient de jour en jour plus considérables. Leur dévouement fut inlassable; on en a, d'ailleurs, la preuve indéniable dans les pertes que subit le corps médical serbe. Notre alliée ne comptait que 300 médecins. Le tiers est mort héroïquement au chevet des malades.

En février 1915, le nombre des victimes devint encore plus important et les grosses agglomérations furent atteintes à leur tour. Cependant, certains centres furent plus particulièrement des foyers d'épidémie, surtout Nisch, Guevgueli, Walvejo, Uskub, Pogorewaltz.

C'est alors que, après entente entre les gouvernements alliés, des médecins anglais et français furent envoyés en Serbie pour combler les vides creusés dans le corps médical du pays et prendre des mesures rapides en vue d'enrayer la propagation du typhus. Leur tâche fut ardue et leur dévouement admirable. Par équipes, ils s'installèrent dans les régions atteintes par le fléau et commencèrent immédiatement la mise en œuvre des moyens propres à arrêter le mal.

Lors de l'arrivée de nos médecins, la mortalité due à l'épidémie était encore considérable et atteignait 40 à 50 0/0. A Nisch, par exemple, on enter-



Soldats serbes et français lavant leur linge pour se débarrasser des parasites.

infestés. Ce fut une œuvre de longue haleine, car il ne suffit pas de priver les individus de leurs hôtes indésirables, il faut les empêcher de se réinfester soit par contact avec des gens encore pour-

LA VIE INTELLECTUELLE

"Victor et ses amis"

Décidément la guerre fournit déjà des personnages — des héros — aux écrivains. Et ces personnages se ressemblent comme des frères.

Les jeunes romanciers ne peuvent pas s'éloigner du présent pour écrire des romans qui seraient exclusivement romanesques. Non, la réalité est trop puissante, elle rayonne avec trop d'éclat pour que celui qui fait profession d'écrire puisse se soustraire à sa chaleur et se dérober à sa lumière. C'est la réalité qui éclaire et qui anime nécessairement les ouvrages de nos conteurs. Toute imagination, convenons-en, serait froide et serait terne à côté des merveilleuses complications que multiplient les événements de la vie, les événements de l'histoire. Il n'en faut plus douter, puisque nous avons déjà recueilli sur ce point, d'ailleurs important, plusieurs témoignages catégoriques : le réalisme va persister encore dans notre littérature romanesque. Mais rien n'empêche que ce ne soit un réalisme nouveau. Il paraît bien, en effet, que le réalisme d'autrefois, la guerre l'a rajeuni et l'a vivifié.

Elle lui a communiqué un optimisme essentiel. Elle a par surcroît, incorporé en lui une sensibilité attendrie qui n'est point molle et faible, mais ferme au contraire et fière. Et voilà des éléments excellents pour le réalisme valeureux qui se prépare à régner dans la littérature!

Le roman de René Benjamin contenait tous ces éléments. *Gaspard* reste le modèle du roman de guerre qui évite autant que possible tous les poncifs, mais qui réunit et déploie en un mouvement heureux toutes les qualités fortes et séduisantes de la littérature française, c'est-à-dire de l'esprit français. Nulle recherche difficile d'originalité exceptionnelle et faite davantage pour étonner que pour émouvoir. Mais un récit ordonné avec verve et qui vit avec intensité, et qui n'a point l'air de s'y efforcer ni même de le faire exprès.

Beaucoup d'art, certes, et de l'habileté volontaire, je n'en disconviens pas, mais aussi beaucoup de naturel. M. René Benjamin est un conteur. Il ne cesse pas de conter, afin de dissenter. Il conte. Et s'il y a dans son livre une philosophie de l'existence, cette philosophie sort précise, éblouissante, du récit lui-même. Et les personnages, s'ils sont représentatifs, ne veulent point s'apercevoir qu'ils le sont. Ils ne se contemplent ni ne s'analysent. Ils ne s'arrêtent pas, comme on dit, pour se regarder marcher. Ils vivent. Il leur suffit de vivre dans l'ardeur, dans la joie, dans le courage, dans l'angoisse, dans l'héroïsme enfin, et, ce faisant, d'être expressifs. Et parmi les réalités les plus grandioses, les plus rudes et les plus pittoresques, ils développent ce mélange heureux, de vivacité et de flegme, de roquerie spirituelle et de bravoure bon enfant, d'énergie tenace, mais presque toujours, et même aux pires moments, riante, de gaieté facile jusque dans les larmes, de confiance intrépide et joyeuse, même dans la critique réfléchie, qui s'affirme une fois de plus comme les qualités fondamentales de notre race.

Les autres romans de guerre appellent nécessairement la comparaison avec ce roman de guerre par excellence qu'est *Gaspard*. Les mêmes « types » s'y manifestent dans toute leur beauté ingénieuse, et comique et pathétique; les mêmes idées y germent, les mêmes sentiments y fleurissent.

Victor et ses amis, de Frédéric Boutet, affirme, sans fausse honte, cette analogie, cette identité. Au reste, Victor, lui-même, est très proche parent de *Gaspard*, et je ne crois pas m'avancer trop en attestant qu'il a pour lui une sincère sympathie.

Victor est un gamin de treize ans, si petit, si mince, qu'il en paraît dix à peine. Il est comme enseveli dans un vieux veston d'homme qui lui tombe jusqu'aux genoux, les mains dans les poches de son pantalon déchiré, son visage pointu perdu sous une casquette trop grande. Il est adroit, le passé, mais bon garçon; il a le cœur sur la main et la passion de rendre service. Au reste, il a conscience de sa responsabilité sociale et des devoirs que la guerre impose aux gamins de Paris qui ne sont pas extrêmement riches. Il travaille!

— Ben oui. Je fais des courses pour m'sieur Hanel, le menuisier. Et puis, je fais le marché Quinet. Je porte le filet à provisions des dames qui vont prendre leur Métro. Ça vous casse les bras, des fois, tant elles en entassent, mais y a des matins où je me fais quinze sous. Et pis, le tantôt, des fois, je chante aux terrasses des boulevards.

— Tu chantes? demanda Emilie étonnée.

Victor ne se troubla pas.

— Je chante si on veut. C'est une chanson sur l'Italie, pas. Y a le grand Bébert qui la chante et qui me l'a apprise. Alors, je vais aux terrasses, j'mets près des gens et je gueule. Je gueule tant fort que je peux... et c'est faux... là! là! Alors ça embête les gens et y me donnent des sous pour que je ca-
vale, pas?

Chanteur médiocre, Victor est voisin obligeant. Il a la délicieuse manie de s'employer à tirer chacun d'embaras. C'est un gamin providentiel. Il sait ce qu'il vaut et croit ce qu'on lui en dit. Mais surtout

il éprouve un grand orgueil, parce qu'il est le parrain d'un soldat des tranchées.

— Et puis, j'ai mon poilu, dit-il. Quèque tu veux, on peut pas faire autrement. C'est un que j'connais pas et qui me connaît pas.

Victor lui envoie du chocolat et des cigarettes. Il lui rapporte les péripéties de la vie de Paris. Mais comme il est un peu hâbleur et avantageux, il lui raconte qu'il n'a pas l'âge d'être soldat et qu'il travaille comme artiste « quand ça lui plaît ».

Tel est Victor. C'est le Gaspard de demain. Mais tous les personnages de Frédéric Boutet ont, comme Victor, une notable activité d'esprit, une fantaisie joyeuse et mélancolique, un grand cœur.

Cette inclination à la sympathie est créatrice de bonté. La bonté prospère dans les terrains ingrats. Les âmes fermées s'ouvrent. Les égoïsmes se métamorphosent en dévouements. La bonté ici et là. La bonté chez les uns, chez les autres. Non point bonté bavarde et vaine. Bonté agissante, au contraire, et d'autant plus vaillante à se dépenser qu'elle s'est déjà déversée davantage. Bonté attendrie surtout. Sensibilité un peu mouillée. Mais de belles et bonnes larmes. Frédéric Boutet et ses héros sont infatigablement pitoyables. Ils sont des tolstoïsans sans le savoir.

J. Ernest-Charles.

CHARLES-HENRI HIRSCH. — *Mariée en 1914*.

Voici, de l'auteur de « Tigre et Coquelicot », mais dans une autre note, un très émouvant petit roman : « *Mariée en 1914* »; son sujet : un voyage de nocces interrompu par la mobilisation. Puis, l'histoire du ménage depuis la guerre prête au romancier une trame simple, mais qui lui permet, tout en répondant à nos préoccupations et à nos pensées actuelles, de déployer ses qualités d'observation et de style.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

On travaille sans repos ni trêve à la Comédie-Française, et les sociétaires nous offrent tant de reprises, premières ou débuts, que j'ai peine à les suivre avec mes deux brèves notes par semaine! Que de choses à dire! Chacune aura son tour. Je note tout ce qui mérite d'être retenu: tôt ou tard tous les sujets seront traités ici. Arrêtons-nous aujourd'hui à la journée de jeudi, où la Comédie nous a donné : en matinée, *les Honnêtes Femmes*, la *Nuit d'Octobre* et *Britannicus*; le soir, *le Barbier de Séville* et la première représentation de *l'Augusta*.

Les Honnêtes Femmes n'avaient pas été affichées rue de Richelieu depuis 1893. Voici d'ailleurs « l'état civil » de l'acte de Becque : la comédie *les Honnêtes Femmes* est créée au Gymnase le 1^{er} janvier 1880, en matinée, par Landrol, Mmes Fromentin et Depoix. Elle rodait cinquante-quatre représentations. Le 7 février 1885, elle passe à la Renaissance. Jouée par Galipaux, Mmes Dunoyer et Druan, elle sert de lever de rideau à la *Parissienne*.

Les Honnêtes Femmes entrent au répertoire de la Comédie-Française le 27 octobre 1886, le soir de la première représentation de *Monsieur Scapin*, de Jean Richepin. Les rôles sont tenus par Baillet, Mmes Pier-son et Marguerite Durand. Le 25 juin 1887, Mme Pier-son cède Mme Chevalier à Mme Persoons; le 21 février 1888, Mme Marguerite Durand ayant quitté le théâtre, Geneviève passe à Mlle Frémaux. Le 1^{er} novembre 1891, Henri Samary remplace Baillet dans Lambert. En 1893, *les Honnêtes Femmes* quittent l'affiche de la Maison, où elles ont figuré tous les ans depuis 1886, fournissant un total de quatre-vingt-treize représentations.

Les Honnêtes Femmes rentrent au répertoire de la Comédie le jeudi 17 février 1916, interprétées par A. Polack, Mmes Dux et Lifraud.

L'intérêt de la représentation de jeudi résidait surtout dans la continuation des débuts de Mme Dux à la Comédie-Française, où elle a paru pour la première fois le 21 décembre 1915, sous les traits de Mme de Pozis, du *Dédale*; puis débuta officiellement dans Elmire, du *Tartuffe*, le vendredi 21 janvier 1916. Elle se montre aussi simple, aussi sincère, aussi bien disante, aussi avenante, soit qu'elle interprète l'honnête femme d'Orgon, soit qu'elle incarne la brave bourgeoise conque par Becque.

Je ne puis que noter, sans commentaires : l'aimable interprétation de Polack et de Mlle Lifraud; l'ovation faite après la *Nuit d'Octobre* à Mme Bartet et à Albert Lambert, qui a eu le bon esprit de nous débarrasser de la fastidieuse mise en scène dont on avait empiété le poème de Musset; l'accueil sympathique, certes, mais modeste, que le public des jeudis classiques a réservé à De Max, heureux contraste avec les acclamations excessives des représentations précédentes; enfin, la reprise par Mlle Jeanne Rémy du rôle de Junie. A ce propos, puisque Junie est passée de Mlle Guittini à Mlle Duceo et de celle-ci à Mlle Rémy, j'ai lieu de penser qu'à la prochaine représentation de *Britannicus* le personnage reviendra à Mlle Maille.

Et *l'Augusta*? Qu'en dirai-je en quelques lignes? Je me résigne à signaler simplement le grand succès de la tragédie où M. René Fauchois se plaît à nous montrer le rêve plus vivant que la réalité chez le centurion Métellus, idéalement, épris de Messaline et refusant de reconnaître la réalité de la vie.

ramassée dans un bouge de Rome et retrouvée toutes les nuits! Ma critique principale : L'œuvre me fait l'effet d'un fragment, d'un bel acte détaché d'une tragédie qui en compterait plusieurs, et la scène entre Métellus et Messaline paraît longue, parce que la pièce est trop courte! Les interprètes sont admirables. Mme Piérat s'impose désormais à tous parmi les premières comédiennes de ce temps. Nous reparlerons de tout cela. Mais que ne puis-je étudier et vous prier d'apprendre, à l'école de Covielle, du *Bourgeois gentilhomme*, cette merveilleuse langue turque où l'on peut dire tant de choses dans un seul mot!

Emile Mas.

A l'Odéon. — Il y aura matinée aujourd'hui, à 2 heures, avec *l'Espionne*. Ce soir, à 7 h. 1/2, *l'Artésienne* (MM. Desjardins, Mosnier, Dauvillier, Mmes Neith-Blanc, Kerwich, Netter). Orchestre Colonne-Lamoureux, 150 exécutants, sous la direction de M. Camille Chevillard.

Matinées nationales. — Demain dimanche, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, dix-neuvième matinée nationale avec le concours de Mme Segond-Weber, de la Comédie-Française, de Mme Auguez de Montalant, qui chantera des airs de *Rédemption* et des *Beautés*; de M. Sacha Guitry, de M. André Aïard, de l'Opéra-Comique, dans des fragments de la *Damnation de Faust*. MM. Laffrenance et Costes joueront la *Tarentelle pour flûte et clarinette*, de G. Saint-Saëns.

SAMEDI 19 FEVRIER

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Figurante*, *l'Augusta*. Opéra-Comique. — A 8 heures, *le Juif polonais*. Odéon. — A 7 h. 1/2, *l'Artésienne*. Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, les soirs, *Kil* (Max Dearly). Capucines (tel. 156-40). — A 8 h. 30, *En tranchée!* revue; *A l'étage au-dessus!* Oh! pardon! Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*. Cinny. — A 8 h. 30, *les Forfaits de Pipermans*, *les Jocrisses de l'amour*. Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*. Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*, *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*. Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*. Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*. Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*. Palais-Royal. — A 8 h. 30 *le Pouf*; *Hortense a dit*; *J'm'en f...*. Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Rip*. Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, *la Bonne intention*. Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cobiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Palma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tel. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Un homme qui déteste les femmes*, avec Polaire et Magnard; dix vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Marraines de France*; *Vie de tranchées*; *En Artois*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. Omnia-Pathé. — *La Dame aux Camélias* (Francesca Bertini); *la Ville chinoise* (suite des *Mystères*). Actualités militaires. Polles-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

« L'Union Sacrée »

L'« Union Sacrée », manifestation naturelle et nécessaire de l'instinct de conservation, prendra-t-elle fin lors de la défaite de l'Allemagne? Au cours de la brillante causerie qu'il a faite hier à la Société des Conférences, M. Alfred Capus, de l'Académie française, s'est posé cette question. Il estime qu'après la guerre l'Union Sacrée pourra persister en ce sens que les luttes deviendront moins âpres, moins brutales, plus courtoises. Selon lui, nous assisterons en France à de très grandes choses, si notre pays, instruit par une terrible expérience, sait se débarrasser de la néfaste politique de parti.

Cette causerie, que l'assistance a vivement goûtée, paraîtra *in extenso* dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assurée le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Après-demain lundi 21 février, à 2 h. 1/2 : les *Leçons dictées de la guerre*, conférence par M. l'abbé Serullanges.

Un petit chef-d'œuvre
de gaieté et d'émotion
pour 10 centimes!

Le N° 172 des
LIVRES ROSES

22 Chansons ou Poésies de la guerre,
avec plusieurs morceaux de musique
et 32 gravures, est en vente aujourd'hui
chez tous les libraires et marchands
de journaux, dans les kiosques
et les gares.

L'IMPRIMERIE LAROUSSE

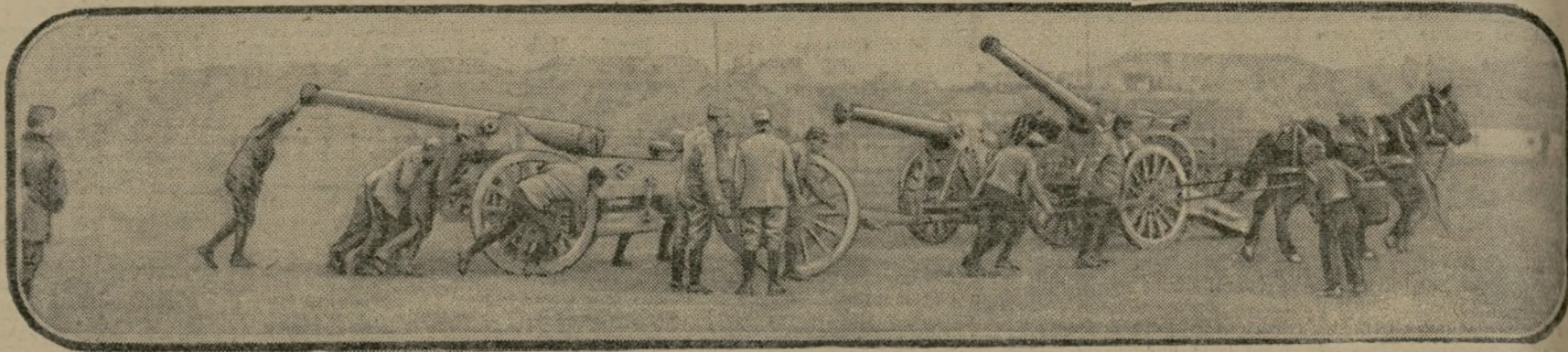
13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Ayuntamiento de Madrid

Arrivée de gros canons à Salonique



Les renforts en hommes, en munitions et en armement se font de plus en plus nombreux dans ce camp de Salonique que l'ennemi n'ose pas attaquer et d'où s'élanceront peut-être bientôt les troupes de l'Entente. De l'avis d'un général grec récemment publié, la place est imprenable.

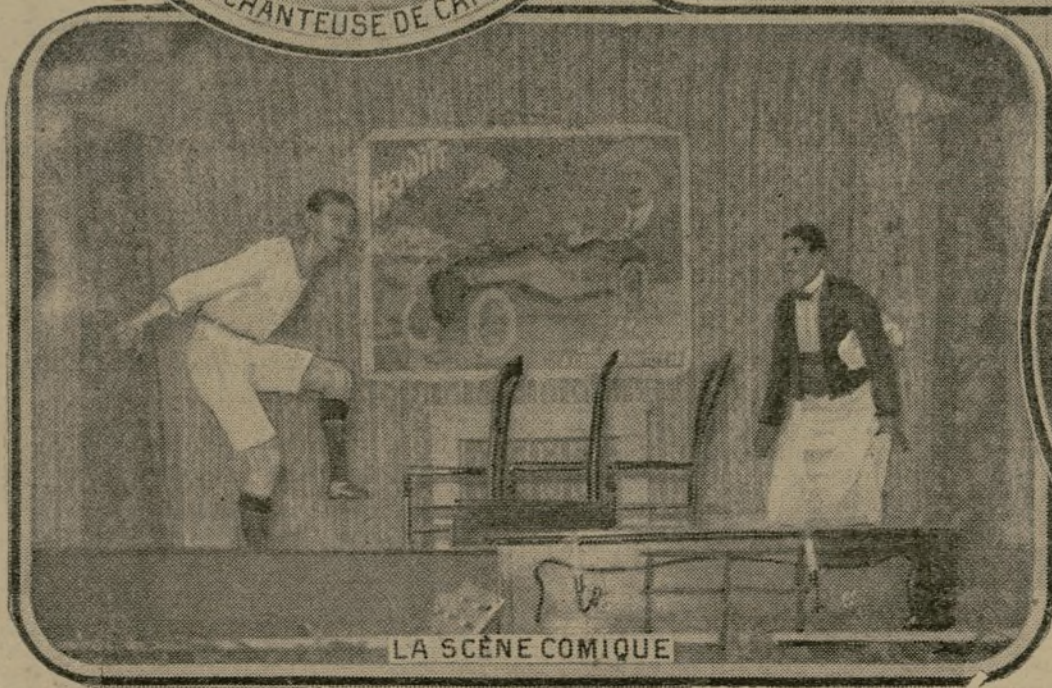
Une joyeuse "revue" sur le front



LE POILU "CHANTEUSE DE CAFE CONCERT"



LES INTERPRÈTES DE LA FIANCÉE DU SERGENT-MAJOR



LA SCÈNE COMIQUE



LE SOLDAT "ANDALOUSE"

Quelque part sur le front, vient d'être jouée par des soldats l'une de ces nombreuses et verveuses « revues », dont la collection sera si pittoresque à feuilleter après la guerre. Deux conseillers municipaux parisiens assistaient à ce dernier spectacle, dont le succès fut grand. Un orchestre soutenant les chants des artistes, et le canon, à peu de distance, tenait le rôle de grosse caisse.

**GOUTTES
DES COLONIES**

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: 8, R. de Vienne Paris.

LE REGAL DU POULU

DE LA BONNE CUISINE

chaude et toujours prête
sur le front, en voyage,
sur la route, chez soi

GRACE AUX DELICIEUSES CONSERVES

"PORFIN"

CUISINES COMME EN FAMILLE
EN BOITES SE CHAUFFANT
INSTANTANEMENT "A PORTER" OU

Système breveté, le seul réellement pratique

Dans les grands magasins
et bonnes maisons d'alimentation
GROS: Etablissements "PORFIN"
91, boulevard National,
La Garenne-Colombes (Seine)
EXIGER LA MARQUE

PORFIN

MARQUE DÉPOSÉE

AVIS aux PENSIONNÉS
PRET IMMEDIAT SUR PENSIONS
Arqué, 65, rue Réaumur, 65. Paris.

LYON

Du 1^{er} au 15 Mars 1916

FOIRE D'ÉCHANTILLONS

Ouverte aux Vendeurs et Acheteurs de France,
des Pays Alliés et Neutres.

PRODUITS ALIMENTAIRES
ARTICLES DE PARIS
QUINCAILLERIE
PORCELAINES
AUTOMOBILES
NOUVEAUTÉS
MECANIQUE
DENTELLES
GANTS
ETC.

**150 CATÉGORIES
D'EXPOSANTS**

PRODUITS PHARMACEUTIQUES
PRODUITS D'ENTRETIEN
MAROQUINERIE
BIMBELOTERIE
AMEUBLEMENT
ELECTRICITE
FOURRURES
LIBRAIRIE
TISSUS
ETC.

Pour tous renseignements, s'adresser :
Secrétariat de la FOIRE D'ÉCHANTILLONS, Hôtel de Ville (Lyon)

Collection in-4° Larousse

Demandez aujourd'hui chez tous les libraires
LE PREMIER FASCICULE

LA FRANCE HÉROÏQUE ET SES ALLIÉS

Par Gustave GEFROY, Léopold LACOUR, Louis LUMET

Cet ouvrage de grande et poignante actualité sera l'histoire de la guerre depuis les préliminaires de juillet 1914 jusqu'à la signature de la paix, une histoire telle qu'elle peut s'écrire actuellement, par le résumé fidèle, critique, contrôlé des faits désormais acquis. Par sa documentation exacte et abondante, par son illustration choisie, par la clarté et l'émotion du récit, cette magnifique publication restera comme un témoignage véridique d'une des plus grandes époques de l'Histoire.

LA FRANCE
HÉROÏQUE
ET SES
ALLIÉS

1914
1916



Reproduction très réduite de la couverture
(dimensions réelles, 32 x 26).

La France héroïque et ses Alliés comprendra au moins 48 fascicules et formera deux beaux volumes gr. in-4° (32 x 26) illustrés d'un nombre considérable de gravures photographiques et accompagnés soit d'un hors-texte en noir ou en couleurs, soit d'une carte. Il paraîtra deux fascicules par mois.

Le fascicule : 1 franc

PRIX de FAVEUR
jusqu'au 31 mars 1916

pour la souscription à l'ouvrage complet.

En deux volumes brochés, livrables à l'achèvement de chacun d'eux. 44 fr.

En deux volumes reliés demi-chagrin, livrables à l'achèvement de chacun d'eux. . . 56 fr.

Payement 5 fr. tous les 2 mois

Au 1^{er} Avril 1916, ces prix seront portés à 48 francs et 60 francs

On souscrit chez tous les libraires et
LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

(Prospectus spécimen gratis sur demande.)

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre rembourse. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

**LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROES**

FISCHER

12, B. DES CAPUCINES

Réparations immédiates

PILES QUYDUR
AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE
Prix avantageux. Catalogue sur demande.
UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS
le prix-courant gratis
des **Timbres-poste de**
Guerre à
Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

Les COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de *Sels Vichy-État*

permettent de transformer
instantanément toute eau potable
en une

EAU ALCALINE GAZEUSE

contenant tous les principes
des

EAUX DE VICHY-ÉTAT

2 Fr. le Flacon de 100 Comprimés

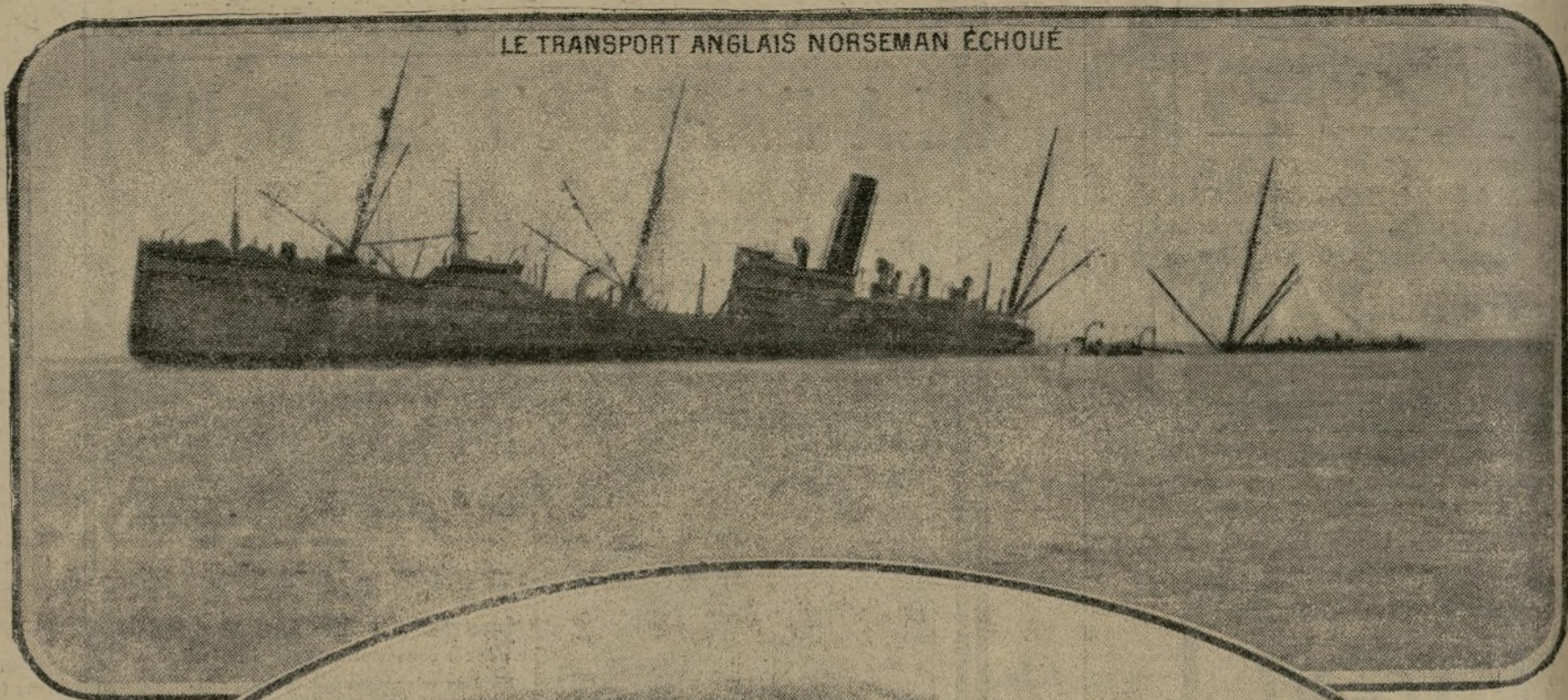
TOUTES PHARMACIES

EXIGER la Marque

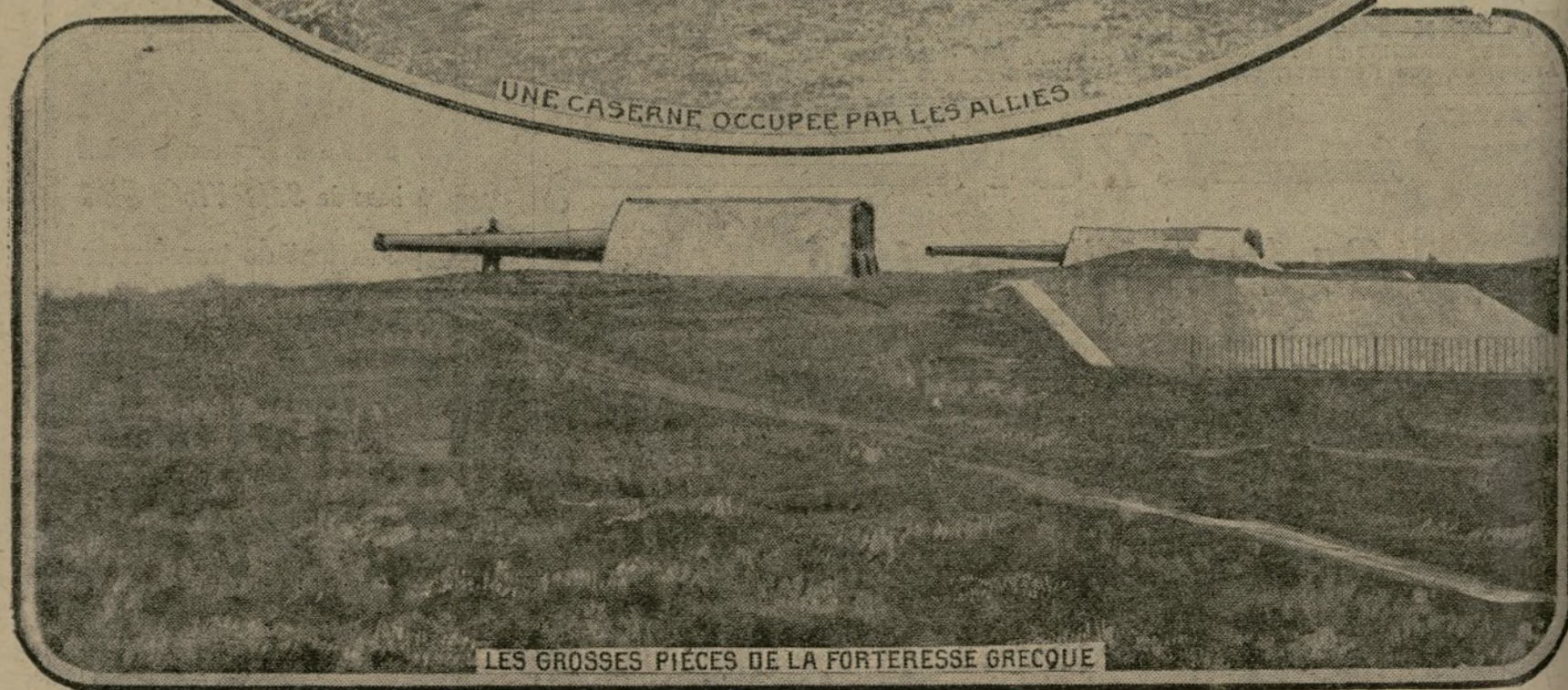


L'OCCUPATION DE KARA-BOUROUT

LE TRANSPORT ANGLAIS NORSEMAN ÉCHOUE



UNE CASERNE OCCUPEE PAR LES ALLIES



LES GROSSES PIÈCES DE LA FORTERESSE GRECQUE

On se souvient que les Alliés ont débarqué, il y a quelques semaines, au cap de Kara-Bouroun. On soupçonnait, en effet, les sous-marins allemands de venir se ravitailler à la pointe de ce cap. Un transport britannique chargé de mulets, ayant été torpillé non loin, réussit à venir s'échouer à la côte et son chargement fut sauvé.